



# Patrimoine et Développement du Grand Grenoble



## Une villa de la Belle Epoque et des paysages d'Edouard Brun

à Grenoble  
au coeur de la rue Thiers...

Dominique Chancel



Patrimoine et Développement du Grand Grenoble - tél 09 51 86 27 84 -  
[www.grenoble-patrimoines.org](http://www.grenoble-patrimoines.org)



Service du Patrimoine Culturel - Direction de la Culture et du Patrimoine -  
Conseil Général de l'Isère - tél 04 76 00 31 21 - [www.isere-patrimoine.fr](http://www.isere-patrimoine.fr)

# Sommaire



Introduction

L'urbanisation en périphérie du centre dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle :  
le lotissement des terres agricoles et la **propriété Eymin**

Une première construction :  
la « **Villa Demenjon** »

De la maison cossue à la maison de notable :  
la « **Villa Douillet** »

Un « **bowling** » privé

Des **choix décoratifs** pour le bowling

De grandes toiles marouflées, œuvre du **peintre Edouard Brun**

Une affectation temporaire qui préserve les peintures murales :  
« **l'hôpital bénévole n° 55 bis** »

La préservation partielle du bowling et de ses décors après la cession à la **clinique des Bains**

La disparition progressive des peintures murales et la destruction finale de la salle de bowling

Annexes :

1. Petite **biographie** de Louis Alphonse Douillet

2. Quelques **anecdotes vécues**

# Introduction

De nombreux Grenoblois ont bien connu l'ancienne clinique des Bains, aujourd'hui transférée rue d'Alembert, aux côtés de la clinique mutualiste des Eaux-Clares et de l'institut de cancérologie. On ne reviendra pas ici sur l'histoire de cet ensemble complexe constitué progressivement à partir de l'école fondée par la Congrégation des sœurs de Notre-Dame de la Croix de Murinais, dont Roger Moret a retracé l'évolution dans le numéro de mars-avril 1995 du Bulletin de l'Académie delphinale<sup>1</sup>. Mais combien connaissent vraiment la villa Douillet (acquise par la clinique vers 1938) et son ancienne salle de bowling privée, acquise par la clinique vers 1932 et partiellement conservée pour servir de salle des fêtes et de réunions (puis finalement d'entrepôt)<sup>2</sup> ?

Aujourd'hui, seules subsistent la chapelle des Sœurs et sa surélévation, l'aile perpendiculaire et la villa Douillet. Tous les autres bâtiments ont été démolis fin 2010 pour laisser la place à un programme immobilier et à un équipement<sup>3</sup>.



## Le portail actuel et la conciergerie (photomontage D. Chancel)

1 Moret (R), *Histoire de la clinique des Bains*, Bulletin mensuel de l'Académie delphinale, 10<sup>e</sup> série-8<sup>e</sup> année- N°3, mars-avril 1995, pp. 57 à 74.

2 « En 1932, la famille Douillet entra comme actionnaire dans la société [anonyme de la clinique des Bains], avec 700 actions, par apport d'un terrain de 910 m<sup>2</sup> situé au n° 32 de la rue Thiers. [...] Une école d'infirmières était fondée en cette année 1932 pour « permettre des études peu onéreuses à des jeunes filles méritantes » ; elle fut installée dans la villa Saint-Charles [située au n° 3 rue des Bains et acquise par la clinique en 1920 ...]. En 1938, la villa Douillet [...], 34 rue Thiers, [...] était acquise et l'école d'infirmières y fut transférée. [...] L'association hospitalière dauphinoise Saint-Martin fut créée en 1947 pour gérer l'école d'infirmières. [...] La jonction de la clinique avec la villa Douillet fut réalisée en 1956. » Moret (R), *Histoire de la clinique...* op.cit.

3 Par GDP Vendôme Promotion - 7 avenue de l'Opéra - 75001 Paris

# L'urbanisation en périphérie du centre dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : le lotissement des terres agricole et la propriété Eymin

Le second cadastre de Grenoble, établi en 1864<sup>4</sup>, montre (planche 3 de la section G) au sud du cours Berriat et à l'est du cours Saint-André, une zone peu construite mais lotie en petites parcelles, de part et d'autre de voies étroites (actuelles rues des Bergers et Génissieu, déjà tracées), où ont pris place des « cabanes ». La voie qui s'appellera « avenue Thiers » puis - moins pompeusement - « rue Thiers », n'existe alors que sous la forme d'un chemin étroit entre le cours Berriat et la rue des Bergers. Plus au sud, le Mas des Boiteuses est constitué de grandes parcelles de terres dont certaines limites vont donner naissance aux futures rues des Bains<sup>5</sup> et de Beauregard ainsi qu'au chemin Jésus. Sur ce plan de 1864 on a rajouté au crayon le tracé de plusieurs voies à créer, dont la future avenue Thiers et la future rue des Bains, mais aussi un projet de voie étroite nord-sud joignant la rue des Bergers à cette future rue des Bains, qui semble être une première esquisse de desserte intérieure des parcelles que l'on s'apprête à lotir.

Après le prolongement vers le sud de ce qui forme désormais l'avenue Thiers, à travers ces anciennes terres agricoles, M. René Eymin (qui tient une *Maison de nouveautés - Châles, Soieries, Lainages au 12 Grande-Rue et 3 rue Saint-André à Grenoble*) confie en 1885 à l'architecte Jules Riondet installé place Saint-Jean à Grenoble le soin de clore un terrain issu de la grande parcelle G-690, désormais divisée. Sur un plan figurant dans les archives du cabinet des architectes Péronnet-Riondet-Demartiny-Coutavoz, ce terrain situé au n° 34 de l'avenue Thiers, à l'angle de la rue des Bains, apparaît bordé sur ses deux autres côtés (au nord et à l'ouest) par une voie étroite en équerre, le chemin des Marteaux<sup>6</sup>. M. Eymin projette peut-être d'y faire bâtir une villa<sup>7</sup>, à moins que ce ne soit sur un autre des nombreux lots qu'il possède dans le secteur, dont celui du n° 32 de l'avenue, au nord du chemin des Marteaux<sup>8</sup>. En 1891, il est toujours propriétaire du terrain du n° 34 où il fait poursuivre des travaux sur la clôture sous la direction de l'architecte Demartiny, mais il semble avoir déjà revendu le n°32 à un certain Demenjon<sup>9</sup>. En tout cas, sa parcelle du n° 34 demeure non bâtie jusqu'à ce qu'elle soit acquise par Paul-Emile Antoine Demenjon, ferblantier domicilié 3 place aux Herbes à Grenoble, qui y fait bâtir vers 1892, une villa nettement plus cossue que celle projetée pour René Eymin.

4 AMG 12 Fi, non communicable en raison de son état de conservation.

5 Elle doit son nom au vaste établissement implanté en bordure du cours Saint-André, bien visible sur le plan de 1864.

6 Ce plan non daté et très approximatif (les angles ne sont pas respectés), conservé aux Archives Départementales (cote 194J-122), mentionne la présence d'une palissade existante, en retrait de l'alignement futur de l'avenue Thiers (de 1,40 m du côté nord et de 5,70 m du côté sud). D'où on est porté à déduire (bien que cela n'apparaisse pas clairement à l'examen du cliché du cadastre de 1864 disponible) que le terrain de M. Eymin va désormais intégrer une petite partie de la parcelle voisine G-751. Ce même plan mentionne, au niveau du coude que fait le chemin des Marteaux, au nord de ce chemin, la « porte de derrière du jardin de Mr Eymin » qui semble correspondre au n° 32 de l'avenue.

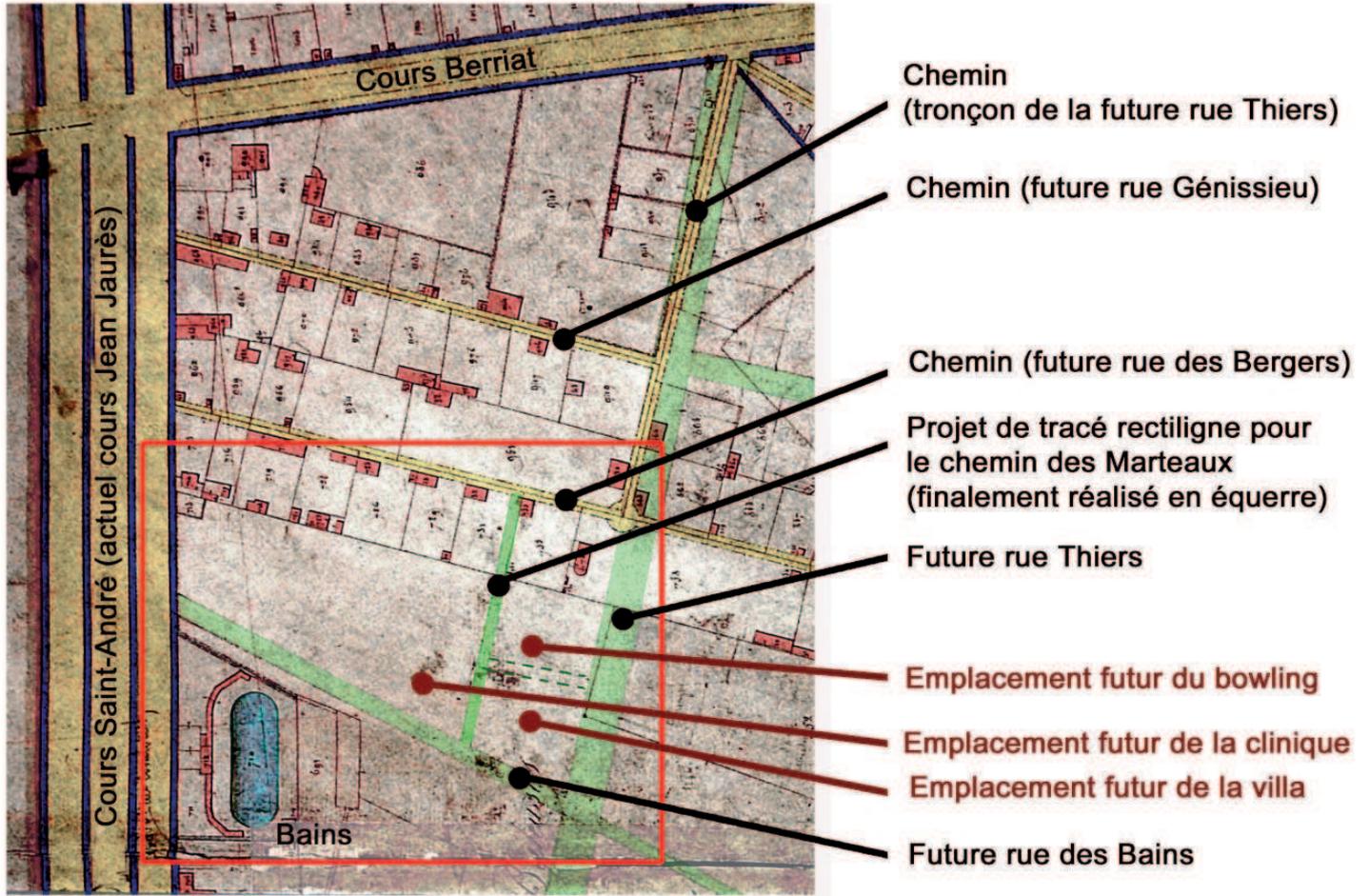
7 ADI, dossier cabinet architectes Péronnet-Riondet-Demartiny-Coutavoz (cote 194J-122) : « *Projet de villa pour Monsieur Eymin* » non daté et non signé. Le bâtiment projeté comprend un rez-de-chaussée surélevé et un étage, de plan à peu près carré, à trois travées de baies droites en façade et petit perron à deux volées en façade principale et effet de pignon en façade latérale, au-dessus de la travée de la salle à manger, éclairée par une baie géminée. La décoration, sobre, de la façade consiste essentiellement en la polychromie des encadrements des baies réalisée par une alternance de lits de briques et de pierre (ou pierre artificielle) et de lucarnes en oeil-de-bœuf à l'aplomb des baies droites, caractéristiques fréquentes à l'époque et que l'on retrouvera dans la maison que M. Demenjon fera bâtir après avoir acquis la parcelle du n° 34.

8 L'histoire détaillée de la dévolution de la propriété au XIX<sup>e</sup> siècle dans le Mas des Boiteuses resterait à préciser à partir des matrices des propriétés foncières des cadastres de 1810 et 1864 (notamment AMG 1 G-20 à 38) mais un rapide sondage indique que M. Eymin y possède d'autres parcelles (notamment les parcelles G-733 à G-738 et G-861 à G-864). La plupart semblent être des jardins mais quelques-unes sont bâties de « pavillons », « baraques » ou « maisons ». Un « *Historique de la clinique des Bains* », émanant des Sœurs de la Croix de Murinais, mentionne que M. Eymin possède jusqu'en 1894 un terrain de ce secteur, dénommé « clos Eymin », qui jouxte du côté ouest celui déjà acquis par la Congrégation, date à laquelle l'abbé Meresse le lui rachète pour le compte des Religieuses « *pour agrandir [leur] maison de la rue des Bains* » (voir plus bas, note 10).

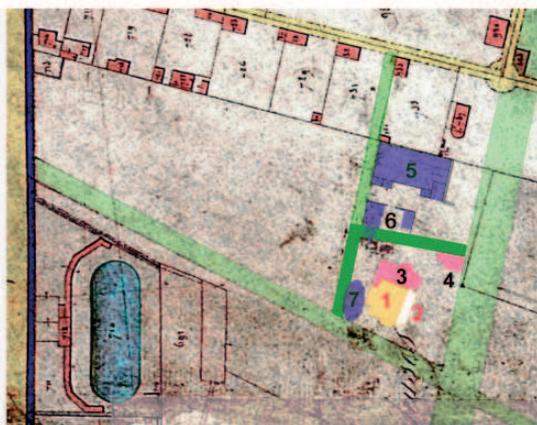
9 ADI 194 J-122.

# Extraits du cadastre de 1864

photomontage D. Chancel

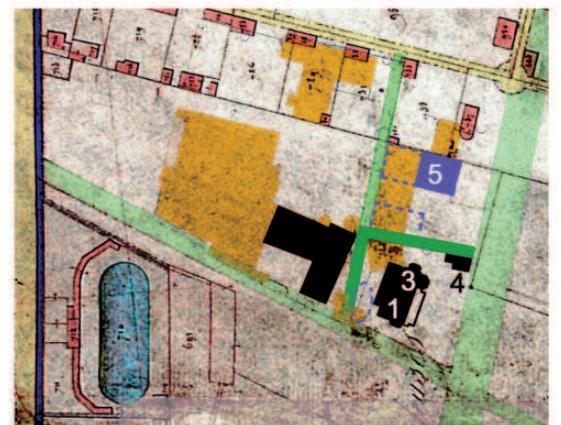


Extrait du cadastre de 1864 (AMG 1G), avec, en vert, le report des nouvelles voies projetées



La villa, le chemin des Marteaux et le bowling reportés sur le plan de 1864

- 1 : maison Demenjon
- 2 : terrasse et marquise
- 3 : Extension villa Douillet
- 4 : conciergerie
- 5 : bowling
- 6 : orangerie
- 7 : garage



L'emprise maximale de la clinique reportée sur le plan de 1864 (en noir : les parties conservées)

# Une première construction

## la « Villa Demenjon »

Mentionnons – évènement qui aura de l'importance pour l'avenir de cette villa - que la propriété située au n° 5 de la rue des Bains, juste de l'autre côté du chemin des Marteaux vient alors d'être acquise par la congrégation des Sœurs de la Croix de Murinais, « pour y faire construire un bâtiment dont une partie devait servir d'école et une autre serait destinée à recevoir des dames pensionnaires »<sup>10</sup> : c'est l'origine de ce qui deviendra la clinique des Bains.

Les plans et les façades du projet intitulé « Villa de Monsieur Emile Demenjon », sont conservés mais sans mention de nom d'architecte ni de date<sup>11</sup>. Ils sont conformes à quelques détails près (éléments du décor de façade, lucarnes, crête de faitage...) <sup>12</sup> à ce qui a été réalisé et qui constitue ce qu'il faut considérer comme la partie originelle de la « villa Douillet ». Le bâtiment est implanté en retrait des deux voies principales, ce qui ménage à l'est et au sud un jardin d'agrément planté et, à l'ouest, un petit espace de service. La villa Demenjon se compose alors d'un sous-sol semi-enterré, d'un rez-de-chaussée surélevé précédé d'une vaste terrasse desservie par deux volées d'escalier symétriques, d'un étage carré et d'un comble à forte pente et à léger surcroît.

Le sous-sol dispose d'un accès par l'intérieur et d'un autre par l'extérieur. Il abrite un atelier, une réserve à charbon et deux caves, mais aussi – particularité qui mérite d'être soulignée – un vaste « cabinet de bain » et, sous la terrasse, un grand local désigné comme « serre ».

Le rez-de-chaussée comprend un vestibule central, accessible depuis la terrasse par une porte-fenêtre. Le plan mentionne son dallage avec frise de bordure. On sait par d'autres documents qu'il est couvert d'un plancher à la française et que sa porte est ornée d'un vitrail. Ce vestibule distribue les pièces principales et conduit à l'escalier intérieur ainsi qu'à un WC.

Implantée sur la gauche du vestibule, la salle à manger bénéficie d'une double exposition, vers l'est et vers le sud. Elle communique avec la terrasse par une porte-fenêtre et dispose d'une large baie dans l'oriel montant de fond (sorte de bow-window à plusieurs niveaux), greffé sur la façade sud, vers la rue des Bains. Un cabinet de travail occupe l'angle sud-ouest du bâtiment et prend jour vers le sud. Sur la droite du vestibule, en vis-à-vis de la salle à manger, le salon dispose comme cette dernière d'un accès direct à la terrasse. Il bénéficie d'une seconde baie tournée vers le nord. La cuisine est placée à l'angle nord-ouest du bâtiment. Assez vaste, elle est équipée d'une cuisinière, d'un large placard et d'un plan de travail ainsi que d'un petit volume annexe où est installé l'évier. Elle bénéficie en outre d'un accès extérieur par l'arrière de la villa.

L'étage comprend un second WC et quatre belles chambres toutes équipées de cheminées, dont trois disposent de cabinets de toilette, et l'une d'une large garde-robe.

Le comble, desservi par l'escalier, éclairé par de grandes lucarnes, dispose d'une hauteur de 2,50 m sous les entrants retroussés permettant d'y aménager des chambres confortables.

La façade principale tournée vers l'avenue Thiers comprend trois travées régulières de baies à encadrement polychrome. Leurs jambages sont faits d'une alternance de rangs de briques et de blocs

10 Moret (R), *Histoire de la clinique des Bains*, op. cit. Roger Moret indique, à partir de ses propres recherches et de celles de Sœur Claire que : « Les travaux de construction commencèrent au printemps 1891. [...] Une chapelle devait aussi être édifiée ».

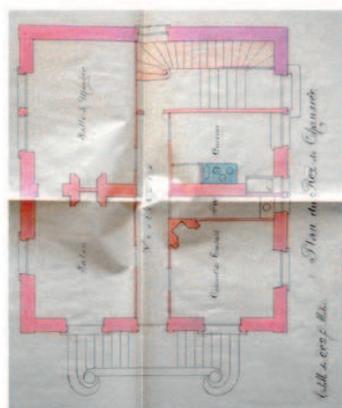
11 Archives famille Douillet, plan non coté. Bien que le nom de l'architecte ne figure pas, il est possible qu'il s'agisse du cabinet Demartiny et Coutavoz auquel M. Demenjon s'adressera quelques années plus tard pour la réalisation de la marquise.

12 On n'a pas réalisé les chaînes d'angles polychromes brique/ciment moulé prévues, les oculous projetés en toiture ont été remplacés par des lucarnes cintrées, les deux escaliers d'accès à la terrasse ont été simplifiés, les baies éclairant la « serre » située sous la terrasse ont été agrandies et le belle crête de faitage ajourée n'a pas été réalisée. En revanche, le dessin des moulures des linteaux en ciment moulé des baies a été affiné, de même que celui des parois en brique de l'oriel de la façade sud, prévu uniforme et finalement réalisé avec jeu de briques de deux couleurs réalisant un réseau de losanges.

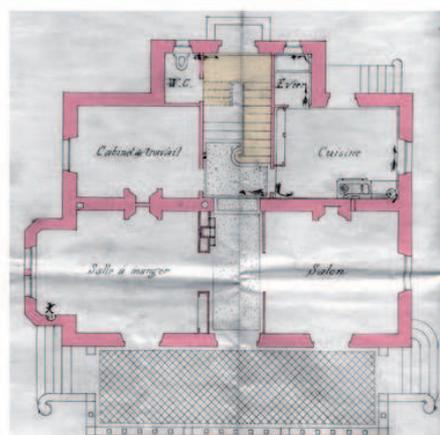
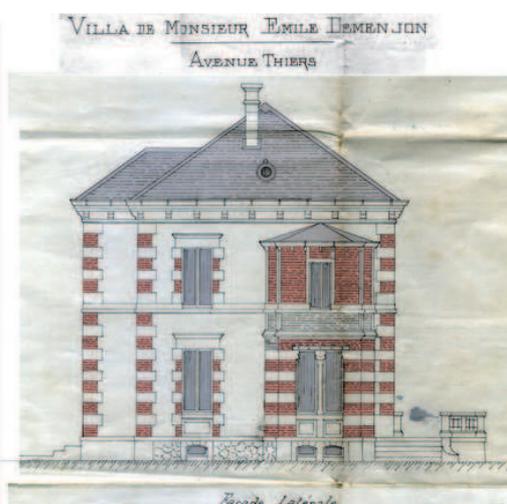
de ciment moulé. Leurs linteaux, également en ciment moulé, sont moulurés avec un léger effet d'accolade et ornés de motifs en relief de disques et de carrés imbriqués. Une corniche sur modillons supporte la haute toiture à croupes couverte en ardoise, percée d'une lucarne centrale à fronton et de deux lucarnes cintrées (qui ont remplacé les oculi latéraux prévus au projet) à l'aplomb des baies. Ce marquage de l'axe de la façade est renforcé de manière discrète par la porte-fenêtre centrale, un peu plus large que les portes-fenêtres latérales.

Du côté sud, un oriel montant de fond prolonge la salle à manger et, au-dessus, abrite un cabinet de toilette. Sur les parois de brique remplissant l'ossature de bois, un jeu de couleurs dessine un réseau de losanges, ce qui ne figure pas sur le projet conservé.

M. Demenjon est imposé dès 1893 pour cette « construction nouvelle » désignée comme « maison » d'un revenu de 1 500 francs, comprenant 1 porte cochère et 35 portes et fenêtres<sup>13</sup>. Quelques années plus tard, il fait dresser par les architectes Demartiny et Coutavoz un projet pour la construction d'une élégante marquise destinée à couvrir l'intégralité de la terrasse longeant la façade principale tournée vers l'avenue Thiers<sup>14</sup>. Cette marquise a totalement disparu mais on sait par plusieurs photographies et par les souvenirs de M. Jacques Douillet qu'elle a bien été réalisée conformément aux plans. La structure principale de cette marquise était constituée de quatre poteaux prenant appui sur les massifs de la balustrade et supportant une poutre treillis longitudinale décorée de croix de Saint-André ainsi que quatre arcs perpendiculaires très tendus appuyés sur le mur de la maison, ajourés et décorés d'arabesques. Une « visière » débordante, un peu plus basse, prolongeait la partie principale de la marquise et se retournait latéralement pour abriter les deux escaliers.



**Projet de maison pour M. Eymon**  
(ADI 194J 122)



**Projet de maison pour M. Demenjon**  
(d'après archives Douillet)

<sup>13</sup> Matrice du cadastre de Grenoble de 1864 : AMG 1G-31, case 388.

<sup>14</sup> ADI 194 J-311. (voir page 10)



Le projet de maison pour M. Demenjon  
(d'après archives Douillet)

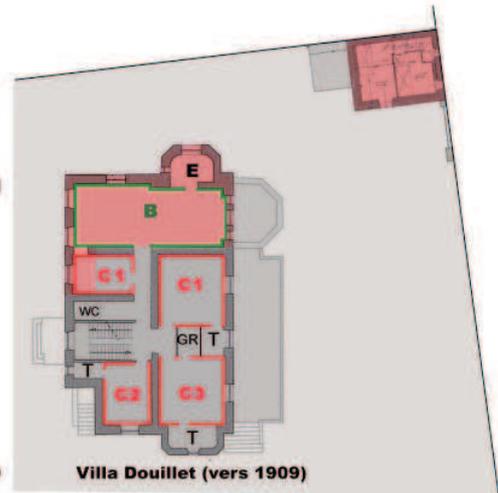
L'état 1 de la maison Demenjon

L'étage

- C** : Chambres
- C1** : Chambres d'enfants
- C2** : Chambre d'amis dite "chambre à donner"
- C3** : Chambre des parents
- T** : Toilette
- GR** :Garde-Robe
- B** : Billard
- E** : Escalier entre le grand salon et le billard

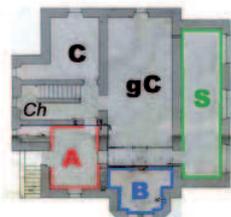


Maison Demenjon (1893)



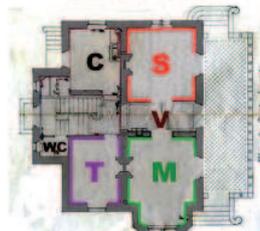
Villa Douillet (vers 1909)

- C** : Cave
- gC** : Grande cave
- RC** : Réserve à charbon
- A** : Atelier
- B** : Cabinet de bain
- S** : Serre

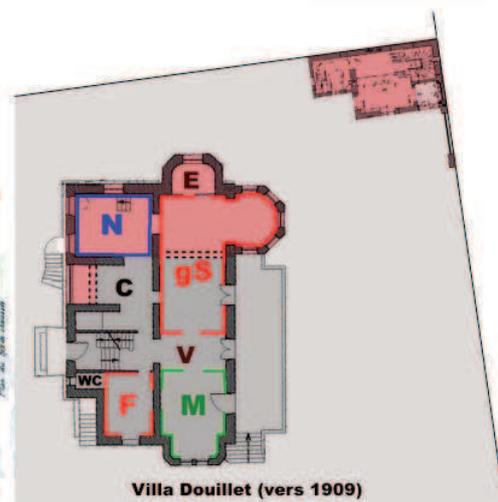


Maison Demenjon (1893)

- C** : Cuisine
- M** : Salle à manger
- T** : Cabinet de Travail
- S** : Salon
- F** : Fumoir
- gS** : Grand salon
- N** : Nursery (salle à manger des enfants)
- E** : Escalier entre le grand salon et le billard



Maison Demenjon (1893)



Villa Douillet (vers 1909)

La cave

Le rez-de-chaussée

(D. Chancel, d'après archives Douillet et plan Atelier A)



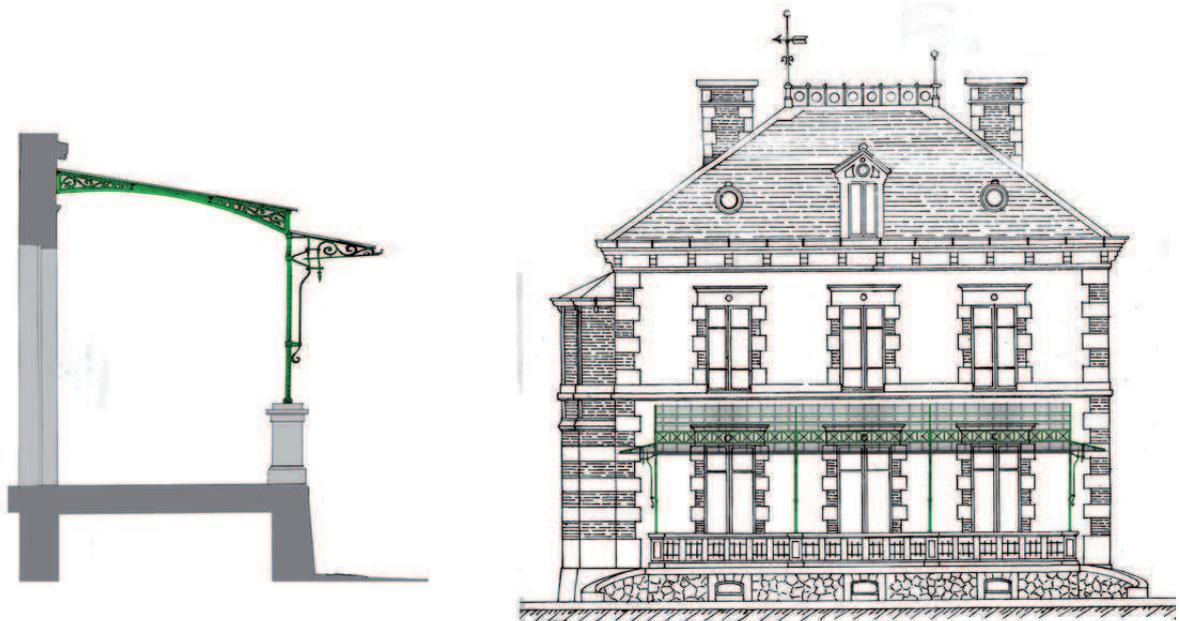
partie ajoutée  
par L.A. Douillet

**Les décors de ciment moulé, ferronneries, briques polychromes de la maison Demenjon**

On sait aussi que le jardin était agrémenté d'un petit pavillon dont on ignore si la structure est en bois ou en métal mais dont l'état nécessitera en 1906 qu'il soit redressé.

Faut-il considérer que M. Demenjon a été contraint à s'en défaire en raison de revers de fortune ? En tout cas sa maison (dont le revenu imposable a été entre temps porté à 1725 francs) est acquise en 1900 par Louis-Alphonse Douillet, grâce à l'entremise de M. A. Palis, liquidateur de commerce et directeur d'assurances.

L-A. Douillet va rapidement la transformer.



**Le projet de marquise pour la maison Demenjon**  
(d'après ADI 194 J-311 reporté sur archives Douillet)



**La famille Douillet devant la marquise**  
(archives Douillet)

# De la maison cossue à la maison de notable

## la Villa Douillet

Louis-Alphonse Douillet (1857-1924), fils de Joseph Douillet et d'Elisa Perrin est associé avec son oncle Valérien dans la Société Perrin frères, fabrique de gants fondée par sa grand-mère Anne Octavie Perrin née Nicolet. A l'époque, il représente la société à New-York, où il réside avec Anne-Marie Mounier qu'il a épousée en 1898, mais il envisage de revenir s'installer à Grenoble. Depuis les Etats-Unis, il commence par faire réaliser des travaux d'embellissement intérieur dans la maison Demenjon : décoration et mise en peinture de plafonds et boiseries, réparation des vitraux du vestibule et de la salle de bains (par l'entreprise de peinture, décoration et vitraux d'art J. Goyet, successeur de M. Jandet, sous la direction des architectes Chatrousse et Ricoud). On décide notamment de poser des vitraux dans le fumoir, avec quatre médaillons ornés de bustes d'indiens et deux indiens en pied<sup>15</sup>. La famille s'installe vers 1902 et Louis-Alphonse Douillet est imposé, comme M. Demenjon avant lui, pour sa « maison » dont le revenu est toujours estimé à 1725 francs.

Il entreprend ensuite de l'agrandir par adjonction d'un corps de bâtiment en pierre, richement orné, sous la direction de l'architecte Paul Perrin. D'élégantes ferronneries ornent la balustrade de la terrasse du premier étage et la fenêtre du second, les piliers du « bow-window » du grand salon du rez-de-chaussée sont cannelés de même que ceux supportant l'entablement des fenêtres du premier et des guirlandes d'épis de maïs<sup>16</sup> ornent les chaînes d'angles du deuxième étage.

Au rez-de-chaussée, est créée à proximité de la cuisine, une salle à manger (appelée « nursery »), pour les nombreux enfants du couple Douillet, mais surtout, la surface du salon existant au rez-de-chaussée est doublée après suppression du mur nord. La partie nouvelle de cet espace dispose d'une avancée à pans coupés largement vitrée. Depuis cette pièce agrandie, un second escalier<sup>17</sup> mène à la vaste salle de billard de l'étage qui occupe toute la profondeur de la partie nouvelle et s'ouvre sur une belle terrasse du côté de la rue Thiers. Son plafond est orné d'une riche mouluration en stuc.

Un portrait réalisé par le peintre François Guiguet représentant Louis-Alphonse Douillet assis dans sa salle de billard donne une petite idée de l'esprit de la décoration composée de nombreux tableaux accrochés aux murs. Un autre représente Madame Douillet, assise dans cette même salle, devant une toile de l'abbé Calès<sup>18</sup>.



(collection particulière)

L'escalier reliant les deux pièces est logé dans un « oriel montant de fond » faisant pendant du côté nord à celui prolongeant la villa Demenjon du côté sud, il est éclairé par une haute verrière en plein cintre, toujours en place.

15 On dispose de photographies de ces vitraux qui ont été déposés et transportés ailleurs au moment de la vente de la villa à la clinique.

16 On serait tenté de mettre le choix de ce végétal avec le passé « américain » de Louis-Alphonse, de même que pour les motifs d'indiens sur les vitraux...

17 Cet escalier a été déposé pour être réinstallé dans une autre propriété de la famille Douillet, mais sa grande verrière existe toujours.

18 Jean-Pierre Calestroupat (1870-1961), connu pour ses paysages dauphinois, ancien élève de l'abbé Guétal, mais surtout influencé par Philippe Charlemagne, élève de Jean Achard.



**L'état 2 de la maison Demenjon, avec la véranda**

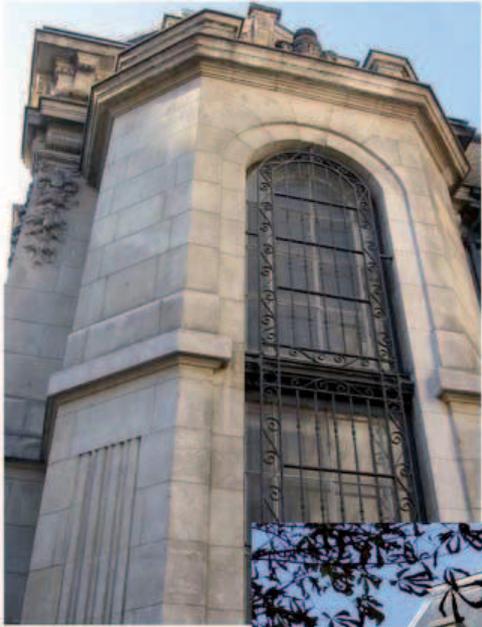


**La villa Douillet avec son extension**

(photomontages D. Chancel, d'après ADI 194 J-311)

Louis-Alphonse Douillet fait également construire un garage, donnant sur la rue des Bains, entre la villa et la chapelle des religieuses, et une orangerie ainsi qu'une belle conciergerie jouxtant un élégant portail aux délicates ferronneries d'esprit art nouveau, sur des plans dressés en 1906 par l'architecte Paul Perrin<sup>19</sup>. Les plans du garage et de l'orangerie n'ont pas été retrouvés mais on en connaît l'existence par des écrits (devis de construction et matrice d'imposition), les souvenirs de la famille Douillet et des photographies datant de la Première Guerre mondiale montrant des vues partielles des façades est et nord de ce bâtiment. Comme la conciergerie, l'orangerie était une construction en pierre à l'architecture soignée couverte par une toiture à brisis en ardoise et terrasson probablement en zinc, comme la conciergerie, éclairée par des lucarnes cintrées. L'étage était accessible du côté nord par un escalier extérieur. Le rez-de-chaussée présentait de grandes baies vitrées en plein cintre du côté est, avec un avant-corps à deux baies en légère avancée à son extrémité nord et (au moins) trois baies dans son corps principal. Il ouvrait sur une petite cour entourée de murs contre lesquels s'appuyaient un bassin et une petite dépendance couverte d'un toit à deux pans. Un portail percé dans le mur nord de la cour donnait sur un passage, probablement l'ancien tronçon nord du chemin des Marteaux, reliant la rue Thiers à la clinique des Bains. Ce mur et ce portail seront conservés en place même après la construction du bowling, ce qui tendrait à indiquer que la clinique avait conservé un droit de passage.

<sup>19</sup> Parent éloigné.



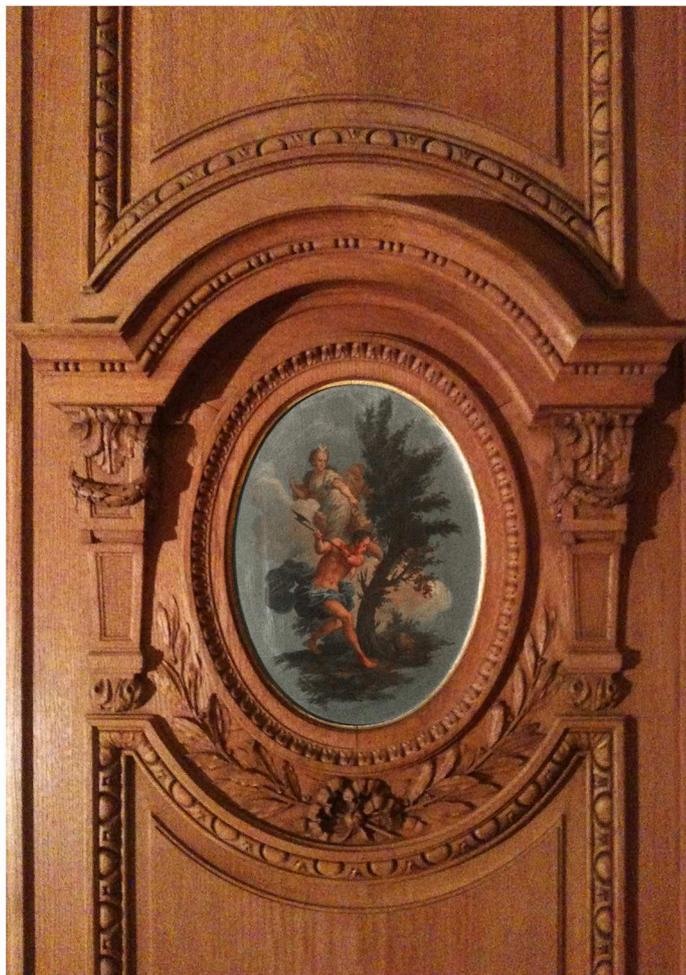
**Les décors de pierre et ferronneries de l'extension Douillet.**  
*à noter le motif des épis de maïs*



Les décors intérieurs de la villa :  
stucs moulurés et plafonds à caissons, lambris, cheminées, dallages polychromes ...

# Les boiseries provenant du grand salon (collection particulière)

C'est probablement quand il fait agrandir la villa que L-A. Douillet fait réaliser des boiseries en chêne pour recouvrir les murs du grand salon. Ces boiseries, d'aspect caractéristique de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, seront déposées, réduites en hauteur et réinstallées ailleurs après la vente de la villa à la clinique des Bains.



Ces belles boiseries intègrent des médaillons peints sur bois, datant probablement de la fin du XVIIIe siècle, représentant des scènes mythologiques et philosophiques.



# Les médaillons peints sur bois, probablement à la fin du XVIIIe siècle : les détails donnent la clé des scènes mythologiques et philosophiques

(collection particulière)



1

1 - Daphné se transformant en laurier pour échapper à Apollon (\*)  
2 - Héraclès affrontant l'aigle qui dévorait le foie de Prométhée enchaîné, pour le délivrer (\*)



2

3 - Vieux sage (Chrysippe de Sales ?), devant une colonne et un portique, indiquant la voie à suivre (\*\*\*)



3



4



5



6

4 - Le vieux roi Nestor, héros de la guerre de Troie qui vécut trois âges d'homme, couronné de lauriers pour sa fermeté d'âme et sa grande sagesse (\*\*)

5 - Momus, dieu des plaisirs et de la moquerie, chassé de l'Olympe pour avoir raillé Héra et troublé l'ordre divin (\*\*)  
6 - Erysichthon, prince thessalien qui méprisait les dieux, abattant un arbre sacré malgré les avertissements de la dryade Deoia, née sous l'écorce, qui en mourra. Déméter le punira d'une faim éternelle (\*\*)



(\*) : Attribution certaine - (\*\*) : Attribution très probable - (\*\*\*) : Le philosophe stoïcien Chrysippe était appelé "la colonne du Portique"



## Les vitraux du fumoir

par le maître verrier J. Goyet

dont Patrimoine et Développement a déjà évoqué les réalisations lors de sa conférence du 22 janvier 2011  
(collection particulière)

Contrairement à ceux de l'orangerie, les plans de la conciergerie sont conservés<sup>20</sup>. Outre le porche ouvert, le rez-de-chaussée comprend une salle éclairée par deux fenêtres, avec pavement en pierre ; une petite pièce annexe carrelée disposant également d'une fenêtre, équipée d'une hotte de cheminée, avec un petit volume clos comprenant l'évier et un autre équipé d'un WC, chacun disposant d'un jour sur l'extérieur. L'étage comprend deux chambres avec plancher en pin posé sur solives.

Le projet pour la façade principale de l'ensemble conciergerie-portail indique que le dessin de la ferronnerie des vantaux (portail principal et porte piétonne donnant accès au porche) a été fidèlement respecté lors de la réalisation même si on l'a allégé en supprimant les parties pleines intermédiaires au profit de barres verticales. Il révèle la précision du dessin de l'architecte jusque dans les détails pour la taille des pierres du parement et des piliers, ce qui permet de penser qu'il en était de même pour les façades de la maison et de l'orangerie. Les travaux sont réalisés par l'entreprise de travaux publics Blanc et Carron, la menuiserie Lemaire et l'entreprise de zinguerie Demenjon frères<sup>21</sup>.

L-A. Douillet fait aussi aménager une petite chapelle dans le sous-sol semi enterré au nord-ouest de l'extension de la villa, auquel on accède par un petit escalier extérieur sous la fenêtre de la cuisine. Un document daté de 1908 concerne des travaux réalisés par l'entreprise Marius Dotto : « ajustage du grillage de la nef, ajustage et entaille de la table de communion dans les boiseries pour poser la main courante en cuivre, poser les galets et entailler les pattes sur la marche, raccorder le parquet, encaustiquer les boiseries ». Les baies de la chapelle seront garnies de vitraux représentant les saints patrons des parents et des enfants Douillet. Lors de la vente de la villa, ces vitraux, réalisés par L. Jac Galland, maître verrier parisien renommé, seront déposés et remplacés dans une autre propriété de la famille Douillet.

L-A. Douillet fait également réaliser des travaux dans « la salle de la nursery », nom donné à la salle à manger des enfants Douillet<sup>22</sup>.

Louis-Alphonse Douillet est imposé à partir de 1910 pour la maison, désormais qualifiée de « villa » sur la matrice cadastrale, après augmentation de construction (A.C.), pour un revenu de 2250 francs. Elle dispose alors de 2 portes cochères et 48 portes et fenêtres. Cette même année, outre son imposition pour l'agrandissement de la villa, L-A. Douillet est imposé pour deux autres constructions nouvelles sur la même parcelle : la conciergerie (revenu 112,50 francs), le garage et l'orangerie (revenu 450 francs)<sup>23</sup>.

On ignore la date précise d'achèvement de tous ces travaux mais on peut supposer que l'agrandissement de la villa et la construction de la conciergerie, de l'orangerie et du garage sont contemporains. En tout cas, l'ensemble est terminé avant ou en 1910. Vu les habitudes cadastrales, la date de 1907 paraît plus probable...

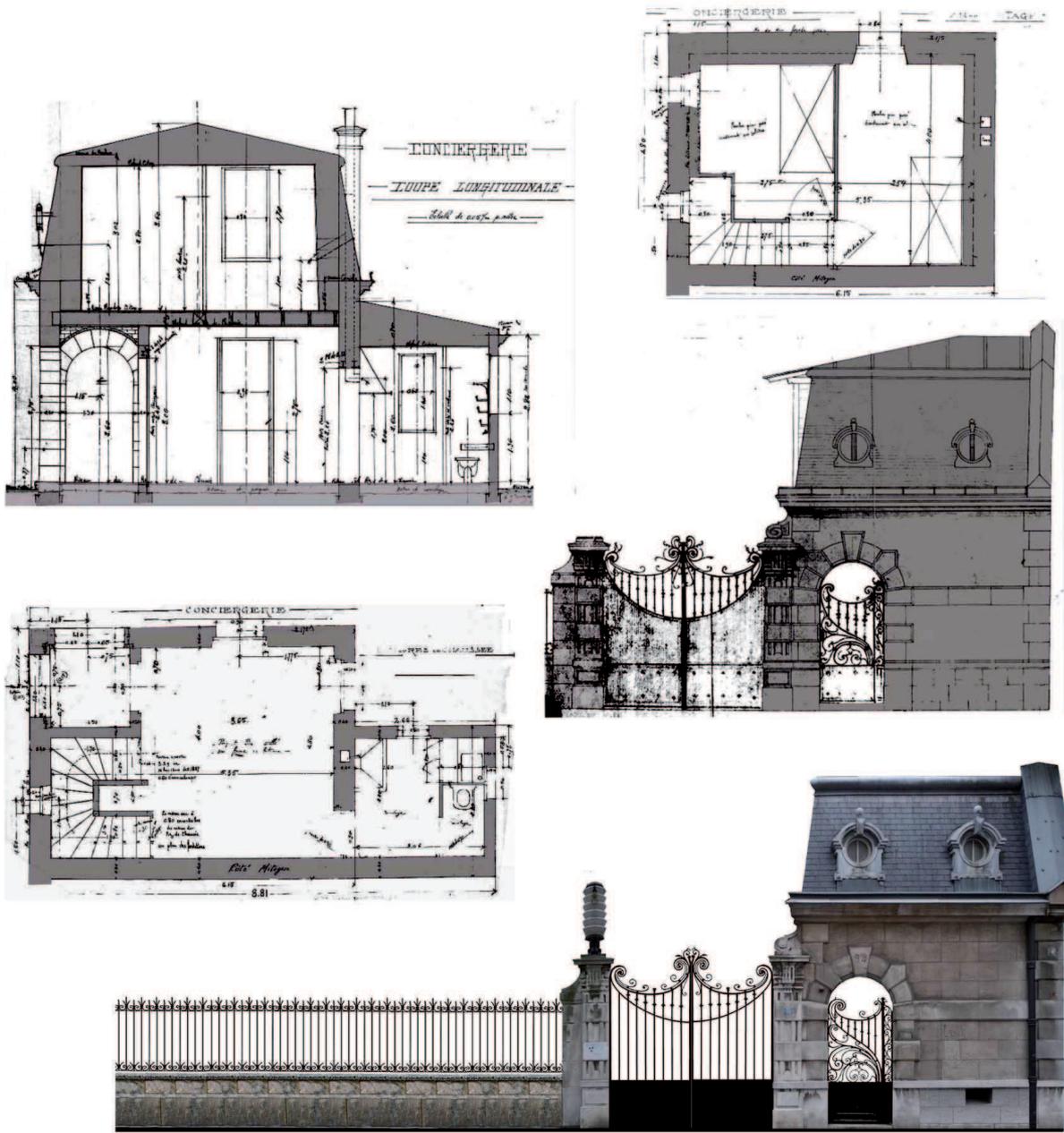
---

20 AMG 7 Fi-188 à 192.

21 Archives famille Douillet, sans cote.

22 Archives famille Douillet, sans cote

23 Matrice du cadastre de 1864 : AMG 1 G-36, case 5446.



**Le projet pour la conciergerie et le portail**

(AMG 7 Fi 188-189-190)

**Le portail dans son état actuel**

(cliché D. Chancel)

# Les vitraux de la chapelle privée

(collection particulière)



L. JAC GALLAND. PARIS



*En haut* : saint Alphonse de Liguori et saint Louis (saints patrons de Louis Alphonse) ;  
sainte Anne et sainte Marie, enfant, (saintes patronnes d'Anne Marie Mounier)

*Au centre* : saint Bruno et saint Hugues ; sainte Béatrice et sainte Gertrude, abbess

*En bas* : saint Olivier Plunket et saint Grégoire, pape ;  
saint Lilian et saint François d'Assise (saints patrons de Liliane et Françoise Douillet)

## Un « bowling » privé

Peu de temps après l'achèvement de l'extension de la villa, ayant acquis la parcelle du n° 32 de l'avenue, Louis-Alphonse Douillet fait établir en avril 1909, toujours par l'architecte Paul Perrin, un projet en vue d'y édifier un bâtiment à destination de bowling privé, avec petite scène de théâtre, dont deux séries de plans sont conservées. Elles indiquent plusieurs variantes pour le traitement de la façade<sup>24</sup>.

Bien que la fonction de cette construction soit double dès l'origine, comme en attestent les plans, il est intéressant de noter qu'ils sont exclusivement titrés « Projet de Bowling » ce qui met nettement l'accent sur la fonction première – et très originale – de cette salle. Les bowlings privés devaient être très rares en France à l'époque et Louis-Alphonse Douillet, qui avait pris goût à cette activité lors de son séjour aux Etats-Unis, fait figure de précurseur. Le bowling est en effet un jeu de quilles particulier mis au point aux Etats-Unis au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. La fédération *American Bowling Congress* n'est fondée qu'en 1895 et le premier championnat a lieu en 1901, à l'époque où Louis Alphonse Douillet réside outre Atlantique.

Toutes les pistes de bowling ont les mêmes dimensions, définies en mesures anglo-saxonnes. La longueur totale est de 80 pieds (environ 24 m) et la zone de roulement mesure 3 pieds 6 pouces (environ 1 m) de large pour 60 pieds (environ 18 m) de longueur. Ces dimensions sont respectées dans la construction conçue par Paul Perrin. Compte tenu de la taille de la parcelle, c'est probablement la nécessité de respecter la longueur réglementaire qui conduit l'architecte à choisir une structure légère, sans mur porteur ni contre-mur du côté des mitoyens. Il conçoit une vaste salle à structure légère constituée de poteaux et d'arceaux en bois ainsi que de tirants métalliques, de 24 m de long sur 11 m de large (plus annexes : vestiaires, WC, douches), de 11 m au faîtage et 7 m à la clé des arcs.

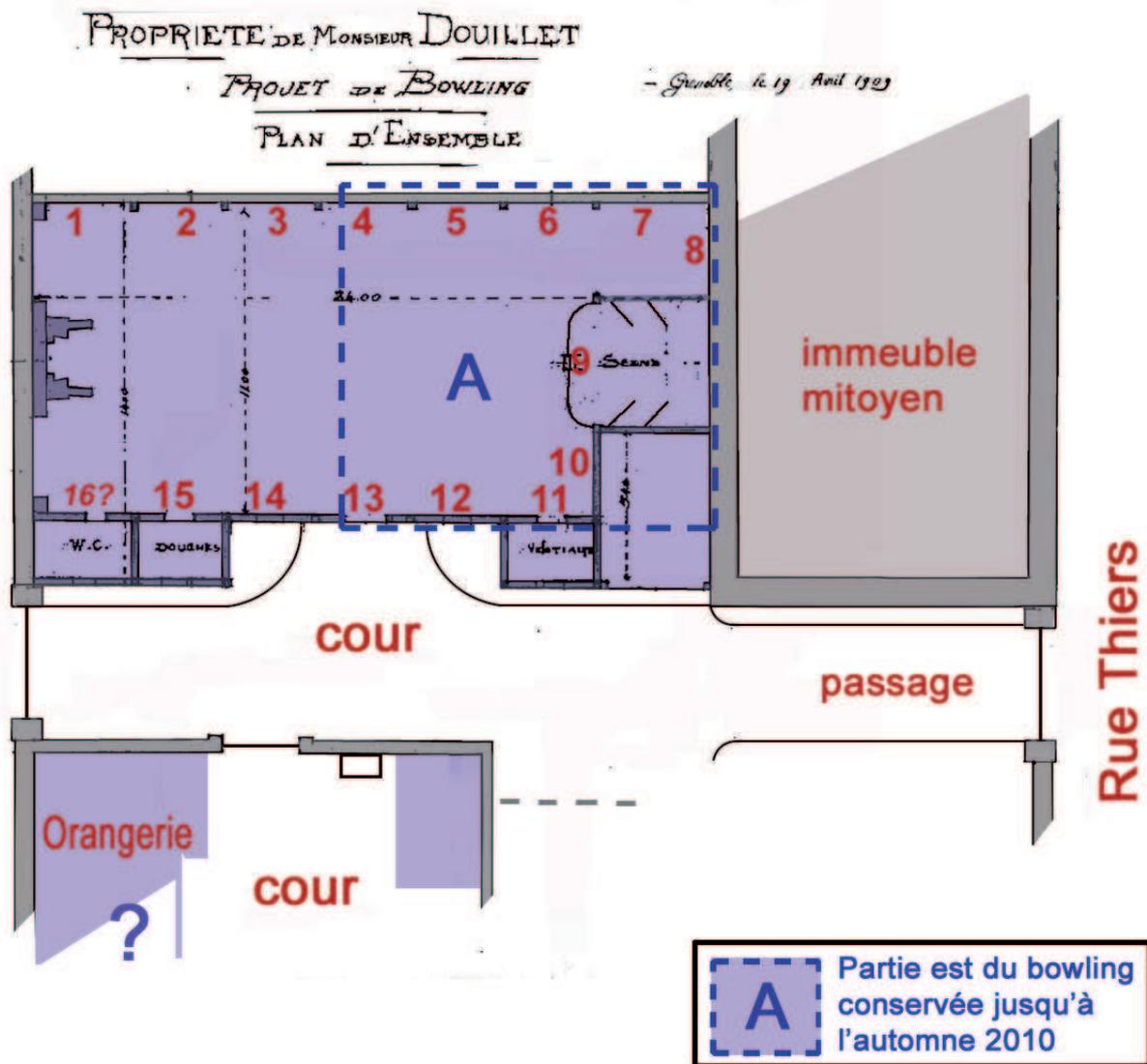
Les écoinçons de la charpente entre les poteaux et les arcs en anse de panier étaient ornés de motifs en pointe de diamant et les arêtes étaient chanfreinées. Le chauffage était assuré par une cheminée, adossée au pignon ouest.

La construction du bowling est confiée à l'entreprise de maçonnerie Marius Dotto. Les travaux s'achèvent probablement vers 1911, en tout cas Louis-Alphonse Douillet ne semble pas être imposé pour cette construction en 1910.

On suppose que la branche nord du chemin des Marteaux est alors intégrée dans la propriété et que ne subsiste plus qu'un droit de passage au profit des religieuses de la rue des Bains.

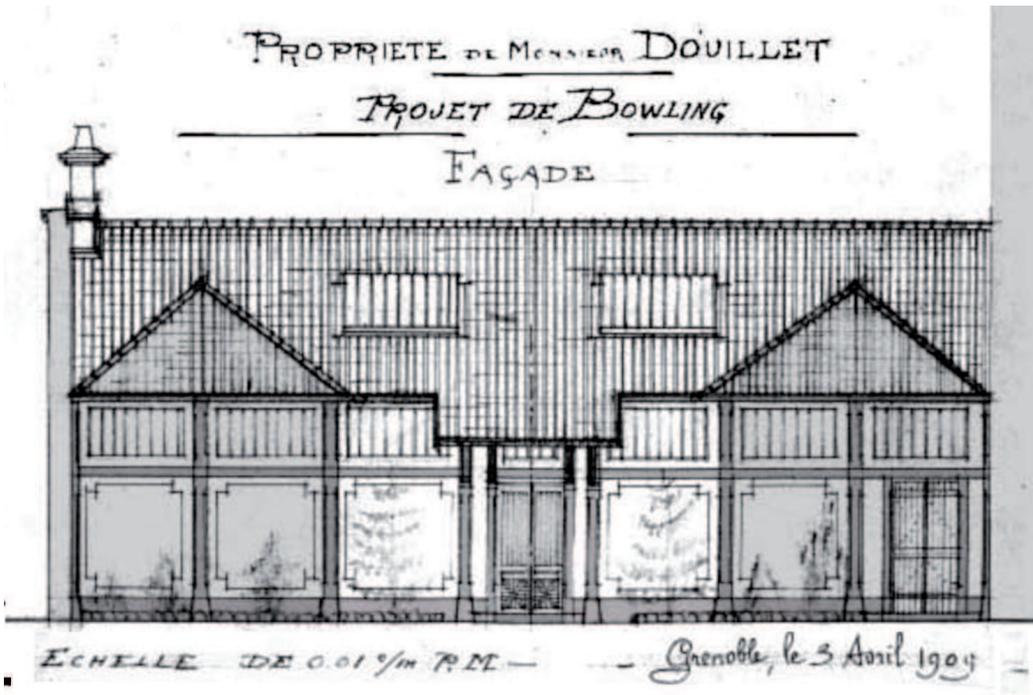
---

24 AMG 7 Fi-439 à 7 Fi-440 et Archives famille Douillet, sans cote.

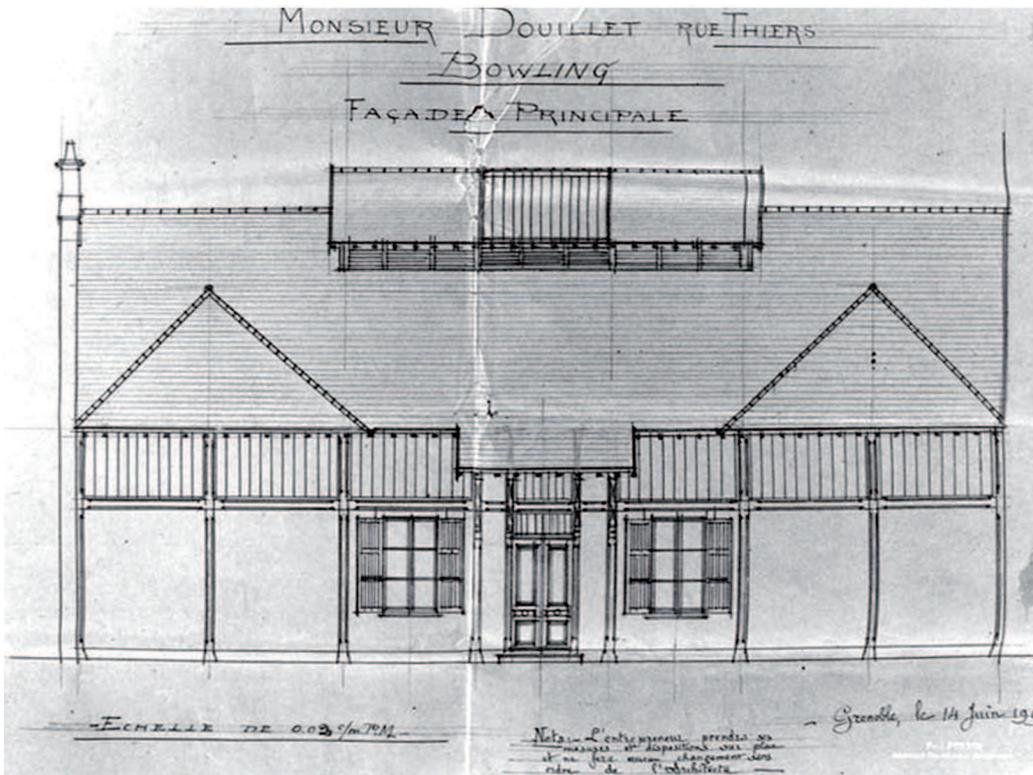


### Le projet de bowling d'août 1909

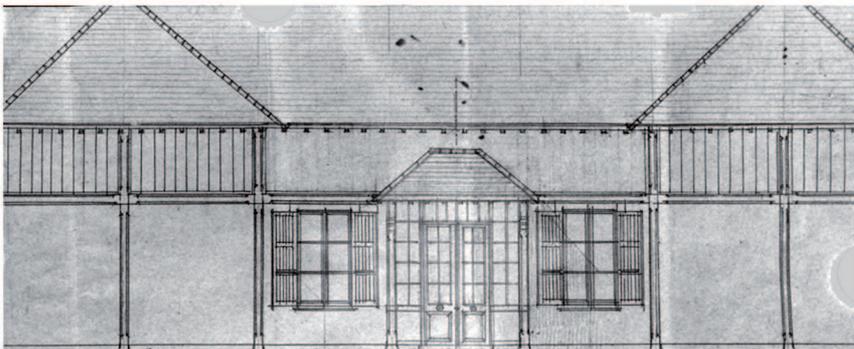
On y a rajouté, de 1 à 16, le repérage des panneaux peints par Edouard Brun  
 (d'après AMG 7 Fi 2439)



(AMG 7Fi 2441)



(archives Douillet)



(archives Douillet)

Plusieurs variantes pour la façade sud du bowling

# Des choix décoratifs pour le bowling

On envisage d'abord une décoration assez pompeuse, notamment pour la grande cheminée adossée au pignon ouest dont il subsiste plusieurs versions (lourdes colonnes et piliers carrés supportant une imposante hotte de cheminée, statue de femme en pied, lambris moulurés en soubassement courant sur tout le pourtour de la salle, décors muraux sophistiqués, etc.). On connaît aussi plusieurs variantes pour l'éclairage naturel (baies hautes, baies à hauteur d'homme, lanterneau) et pour le traitement de la façade sud et notamment du volume d'entrée. Finalement, Louis-Alphonse Douillet retient une solution plus sobre et fait décorer les parois du bowling de grands paysages de montagne peints sur des toiles marouflées. En novembre 1909, l'architecte Paul Perrin envisage pour les parois intérieures soit du « *calicot posé en plein à l'huile* » soit de la « *toile écrue marouflée à l'huile et à la céruse, compris couture pour recevoir la peinture* », en précisant que le calicot lui « *paraît suffisant* ».

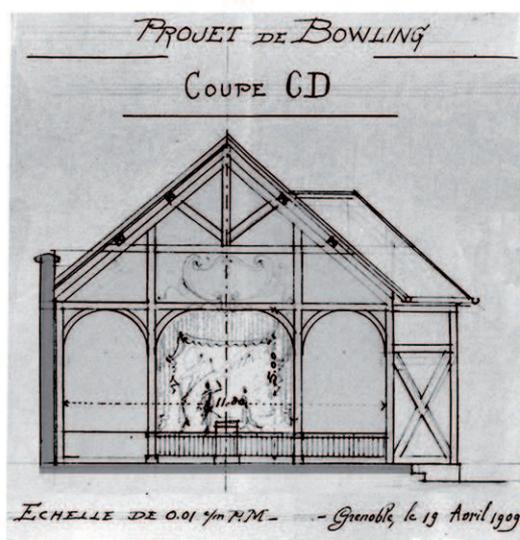
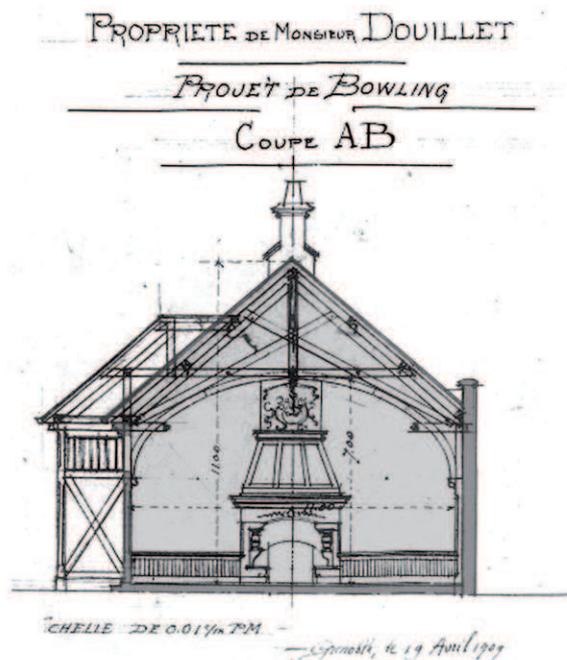
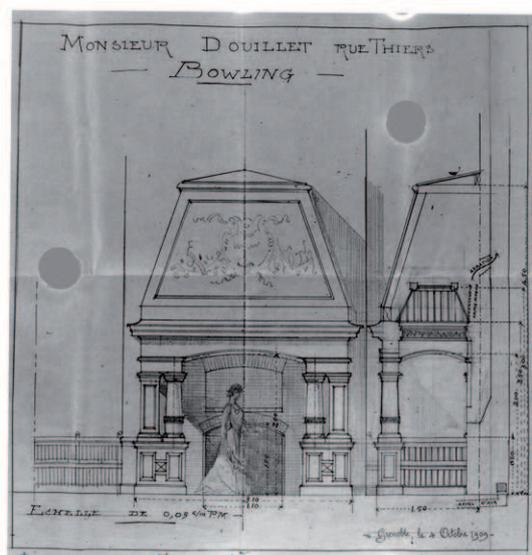
Louis-Alphonse Douillet fait appel à un artiste reconnu localement, membre fondateur de la *Société des peintres de montagne*, le peintre Edouard Brun (1860-1935)<sup>25et26</sup>. Fêré d'alpinisme, il peint de nombreux paysages de montagne, soit des toiles ou des aquarelles réalisées *in situ*, soit de grandes compositions sur les murs de bâtiments publics ou d'hôtels. On sait par Jacques Douillet que son grand père, « *passionné de chasse, possède au pied des Alpes une maison, à la Morte, où il se rend régulièrement avec des amis pour chasser le chamois et autres gibiers sur les pentes du Taillefer ou aux alentours des lacs Lauvet, Pourcelet et Brouffier* ». Est-ce à cette occasion qu'il rencontre Edouard Brun, ont-ils fait connaissance avenue Thiers, ou le notable grenoblois a-t-il remarqué les œuvres de Brun dans un bâtiment public ou lors d'expositions ?



**Vue partielle du panneau 10 représentant la maison de campagne de la famille Douillet à Burcin**  
(cliché D. Chancel, octobre 2010)

25 Un seul des panneaux, celui représentant la maison de Burcin (n°10), a pu être observé de suffisamment près pour qu'on puisse y lire la signature d'Edouard Brun. Mais M. Jacques Douillet, qui se souvient très nettement du bowling et de ses peintures et détient les archives de son grand-père Louis-Alphonse, exclut que d'autres peintres aient pu participer au programme iconographique des parois et souligne que son grand-père et Edouard Brun étaient très liés.

26 Quelques ouvrages traitant de certaines de ses œuvres : Brégeault (H.), *La chaîne du Mont-Blanc*, Alpina, Paris, 1928 / Lamour (J.), *Edouard Brun, «L'alpestre rapin», Peintures, aquarelles, dessins*, Catalogue d'exposition, Service culturel de la ville de Grenoble, 1991 / Le Roy Wattiaux (R.), Daures (J.), Lefebvre (R.), *Cent ans de peinture de montagne*, Société des peintres de montagne, Paris, 2003.

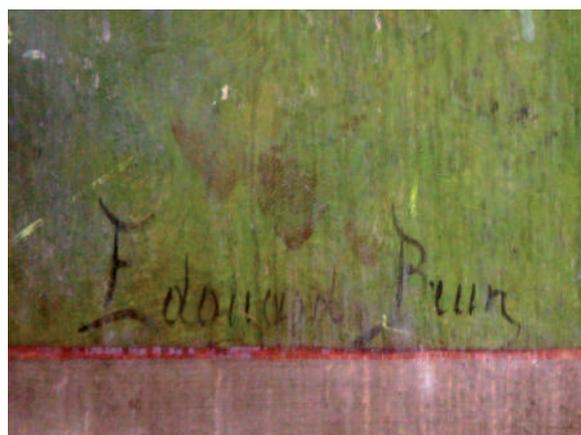


- En haut, vue du pignon ouest du bowling dans deux versions (archives Douillet et AMG 7Fi 2440)
- Au milieu, à gauche, vue du pignon ouest et de la cheminée pendant la guerre (archives Douillet)
- Au milieu, à droite, vue du pignon est projeté, avec la scène de théâtre (archives Douillet)
- En bas, vue partielle du mur nord du pignon est en 1941, avec les panneaux 6, 7, 9 et 10 peints par Edouard Brun (plaquette Notre-Dame de la Croix)

De trois ans plus jeune que Louis-Alphonse Douillet, Édouard Brun est né à Grenoble le 3 avril 1860. Après avoir fréquenté le lycée de Grenoble, il a poursuivi ses études au petit séminaire du Rondeau. L'abbé Laurent Guétal (1841-1892), après avoir enseigné les mathématiques, y donnait des leçons de dessin. Le jeune garçon et son camarade Charles Bertier (1860-1924) se montraient les plus assidus. Tous deux accompagnaient leur professeur pour peindre sur le motif dans les environs de Grenoble où ils retrouvaient parfois le paysagiste Jean Achard (1807-1884) qui a influencé toute une génération de peintres, dont l'abbé Guétal lui-même. Ses études à peine achevées, Brun ouvre en 1883, place Saint-André, un magasin d'encadrement et d'articles de beaux-arts et vend à l'occasion les tableaux de ses confrères. Parallèlement, il peint et participe régulièrement aux Salons de la Société des Amis des Arts de Grenoble. En 1895, il décide de se consacrer totalement à la peinture et donne des cours dans son appartement, au 33 de la rue Thiers (non loin de la villa Douillet). Avec Bertier, il est membre fondateur de la Société des peintres de montagne, placée sous le patronage du Club Alpin français, qui organise un salon annuel de peinture à Paris. Alors que le tourisme et la pratique de l'alpinisme se répandent, les deux artistes vont, à la suite de Guétal, développer le paysage de haute montagne. Grimpeur expérimenté, Brun parcourt inlassablement les Alpes suisses et françaises à la recherche de panoramas grandioses, trouvant dans le massif du Mont-Blanc et celui de l'Oisans ses sujets de prédilection. S'il a peint à l'huile des œuvres proches de celles de son ami Bertier, quoique moins théâtralisées, et réalisé plusieurs peintures murales, son talent s'épanouit particulièrement dans l'aquarelle. Ces lavis colorés et légers traduisent sur le papier la fluidité de l'air et les effets de lumière avec une sensibilité qui rappelle le travail de Henri Harpignies, l'élève parisien d'Achard, passé maître en la matière. Ceux-ci illustreront plusieurs ouvrages sur la montagne. Aussi caricaturiste à ses heures, il a dessiné de nombreux portraits-charge pour la revue des « Alpes pittoresques » sous le pseudonyme de Q. Laro.<sup>27</sup>



**Autoportrait d'Edouard Brun au pied de la Meije**  
(MD M0 996 98 211)



**La signature du peintre sous le panneau n°10**  
(cliché D. Chancel, octobre 2010)

<sup>27</sup> Fiche biographique de Laurence Huault-Nesme, directrice du Musée Hébert, La Tronche/Grenoble (Isère). Le musée présente l'œuvre d'Hébert ainsi que des peintures et des sculptures de ses amis ou élèves, comme Claude Pollet, Jean Achard, Théodore Ravanat, ...

## De grandes toiles marouflées, oeuvre du peintre Edouard Brun



Le panneau 10 avec la maison de Burcin (cliché D. Chancel, octobre 2010)

C'est tout à fait fortuitement que la présence d'engins de chantier a attiré notre attention lors d'un déplacement dans le quartier et a permis de réaliser le 20 octobre 2010 la petite couverture photographique « de la dernière chance ». Les quelques clichés pris ce jour-là l'ont été avec un appareil amateur, de loin à travers un enchevêtrement de bois de charpente abattus, alors que la démolition du bâtiment était déjà quasiment achevée et que l'approche était rendue dangereuse<sup>28</sup>. Une petite recherche a permis de rassembler des copies des rares vues anciennes représentant le décor mural du bowling : il s'agit pour une part de clichés datant de la Première Guerre mondiale (1915), à l'époque où cette grande salle servait de dortoir dans le cadre de l'hôpital de guerre bénévole que Louis-

<sup>28</sup> Un autre cliché, représentant le panneau placé au-dessus de la scène nous a été aimablement communiqué par M. Jean-Paul Leterreur, de BETREC-IG mais sa définition ne permet pas d'en distinguer les détails.

Alphonse Douillet et son épouse accueillent et dirigent<sup>29</sup>. Ils sont conservés dans la photothèque du Musée dauphinois et dans le fonds de la famille Douillet. On y voit quelques-uns des paysages des parois sud et nord. Une autre partie des paysages de la paroi nord et de la paroi est apparaissent sur un cliché datant de 1940 ou 1941, à une époque où la salle sert de lieu de réunions pour la clinique des Bains fondée par les religieuses de Notre-Dame de la Croix qui ont acquis l'ancien bowling quelques années plus tôt<sup>30</sup>.

On dispose ainsi de la quasi totalité du programme iconographique de cet ensemble exceptionnel<sup>31</sup>, apprécié à l'époque à sa juste valeur par les hôtes de la famille Douillet : « *Quelques personnes privilégiées ont pu [...] admirer la vaste décoration ; - plus de 200 m<sup>2</sup>, - exécutée dans la salle de fête particulière d'un de nos concitoyens, - décoration qui prouve que M. Brun, avec la sûreté des perspectives que lui a acquise la contemplation des vastes horizons et des panoramas grandioses, - ne craint pas de s'attaquer aux grandes surfaces et qu'il y réussit aussi bien que dans les cadres de moindres dimensions. Toutes nos félicitations les plus sincères à l'artiste estimé et à ces admirateurs éclairés* »<sup>32</sup>.



**Photomontage reconstituant la continuité des 7 panneaux du mur nord**  
(à partir de photographies de 1915 et 1941 ; voir aussi page 41)

**La paroi nord du bowling**, implantée en limite de propriété, était totalement aveugle et divisée en 7 panneaux verticaux d'environ 3,05 m de large<sup>33</sup> par les poteaux supportant les arcs de la charpente. Pour la facilité de repérage, on a numéroté ces panneaux de 1 à 7<sup>34</sup>. Au-dessus d'un soubassement uni, le peintre anime la paroi d'un long panoramique d'environ 4,15 m de haut. Grâce aux photographies anciennes, heureusement complémentaires, on y distingue au premier plan une route bordée de clôtures rustiques serpentant vers les hauteurs et, au second plan, un hameau traditionnel aux maisons couvertes de toitures à deux pans. L'arrière-plan présente une suite de sommets du balcon sud de la Chartreuse où l'on reconnaît notamment le casque du Néron (panneaux n° 3 et 4), le col de Vence et l'aiguille de Quaix (panneau n° 4), le mont Rachais et le col de Clémencière (panneau n° 5), le Saint-Eynard (panneaux n° 5 et 6), encore que la définition des photographies ne permette pas à ce jour de déterminer avec précision d'où est prise la vue. Un petit cartel, placé au-dessus du panneau central (n° 4) indiquait l'endroit exact mais les clichés ne permettent malheureusement pas de le déchiffrer.

**Du côté est**, la paroi en retour était ornée d'un grand tableau (n° 8) de même dimension (environ 3,05 m par 4,15 m) représentant une haute montagne aux reliefs englacés, striés de crevasses. On y reconnaît La Meije, vue du col du Lautaret. La partie gauche figurerait Le Grand Pic et vaguement dans l'ombre, plus bas sans doute, le Pic du glacier carré, le tout vu du Chazelet, hameau de La Grave en Oisans, un soir d'été quand l'éclairage vient de Briançon.

29 Voir plus bas.

30 « *Religieuses de N.D. de la Croix – Murinais – Isère* », plaquette dédiée à la mémoire de Mlle Adèle de Murinais, dans le but de mieux faire connaître les Religieuses de la Congrégation, avec préface d'Alexandre Caillot, évêque de Grenoble, datée du 15 septembre 1940. Héliogravure Lescuyer, rue des remparts d'Ainay-Lyon.

31 mais seulement en noir et blanc et en faible définition, ce qui rend difficile d'en étudier les détails...

32 GRAPHIC, *Les Alpes Pittoresques*.

33 Le 7<sup>e</sup> et dernier panneau étant un peu plus large que les autres (environ 3,60 m) en raison de la profondeur de la petite scène de théâtre.

34 On a également numéroté les autres panneaux attestés par des photographies : de 8 à 10 sur les parois du côté est, et de 11 à 15 sur la paroi sud, mais il en existait très probablement un 16<sup>e</sup> de ce côté, au-dessus de la porte des WC, et peut être aussi un supplémentaire (que nous appellerions A), dans le renforcement, entre le n° 8 et le n° 9, sur le côté gauche de la petite scène de théâtre.

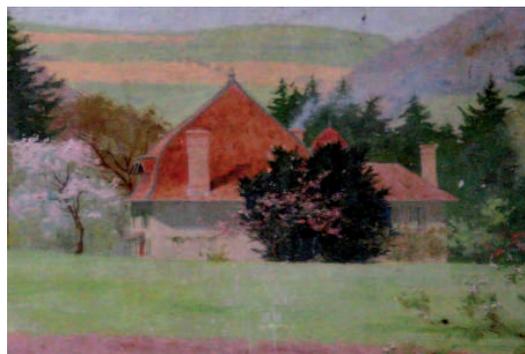


**La Meije sur le panneau n°8** (cliché D. Chancel, octobre 2010)

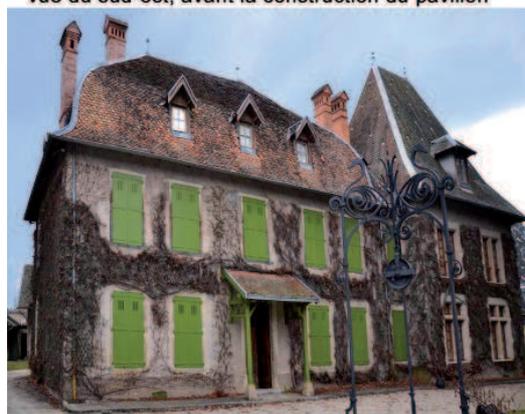
On ignore s'il existait un autre panneau sur la cloison en retour, à gauche de la petite scène aménagée pour des représentations théâtrales ; les plans conservés et une photo de J.-P. Leterreur montrant la porte indiquent qu'un petit escalier permettait de monter sur la scène par ce côté.

Au-dessus de l'arc délimitant cette scène, un panneau horizontal (n° 9) d'environ 4,35 m de large et 1,70 m de haut représentait un lac de montagne non identifié.

**Sur sa droite**, un panneau plus champêtre (n°10), également d'environ 3,05 m de large et 4,15 m de haut et placé au-dessus d'un soubassement uni comme pour les panneaux n° 1 à 8, présentait, dans un cadre printanier, la maison familiale des Douillet à Burcin, acquise en 1903. Cette maison agrandie en 1920 existe toujours. Sa partie d'origine permet de vérifier la précision d'Edouard Brun dans la représentation des moindres détails : auvent protégeant l'entrée, toiture à l'impériale, lucarnes, etc.

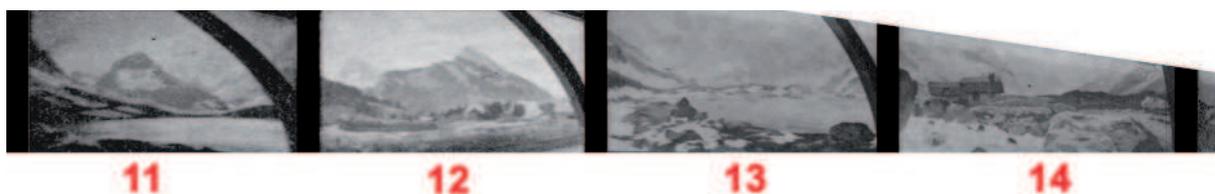


La maison de Burcin en 1911 par Edouard Brun, vue du sud-est, avant la construction du pavillon



La maison de Burcin en 2011, vue du sud-ouest.

**Sur la paroi sud de la salle**, au-dessus des portes et des fenêtres, des œuvres aussi larges mais nettement moins hautes que les panneaux du panoramique (environ 3,05 m par seulement 1,70 m) occupaient tout l'espace disponible au-dessus des baies entre les poteaux et les poutres de la structure. Ils présentaient une série de paysages distincts, chacun identifié par un petit cartel, que l'unique cliché noir et blanc connu ne permet malheureusement pas de déchiffrer<sup>35</sup>. On distingue néanmoins que la légende indiquant le lieu de la scène occupe une ou deux lignes suivant les cas, ce qui confirme qu'il s'agit de lieux réels (même s'ils ont pu être plus ou moins « enrichis » de « détails étrangers ») et non pas de compositions de pure imagination. Rappelons d'ailleurs que, contrairement à certains peintres de paysages, Edouard Brun est connu, comme son maître Jean Achard, pour son souci du paysage réaliste.



**4 des «petits» panneaux placés au-dessus des baies du côté sud. On devine l'amorce du panneau n°15.**  
(photo archives Douillet, redressée, voir page 31)

Sur le premier (n° 11) on distingue un lac devant un sommet assez élancé qui serait le Pic Gaspard vu d'Ârsine avec le lac éponyme.

Le second (n° 12) représentait, sans doute possible, un sommet de Chartreuse au profil caractéristique : le Grand Som vu du sud depuis les abords méridionaux de Saint-Hugues.

Le troisième (n° 13) présentait un autre lac de montagne qui semble bien être le lac de Sagne et le quatrième (n° 14) un torrent dans un chaos de rochers, avec en second plan un groupe de deux bâtiments qui semblent recouverts de toitures en chaume dans un site au relief assez escarpé dont la partie haute n'apparaît pas sur la photo. Il pourrait s'agir du Vénéon et du hameau des Etages, sujet souvent peint également par les abbés Guétal et Bertier.

35 Il remonte à 1915 et sa définition est mauvaise, Archives famille Douillet, sans cote.

La photographie atteste également qu'il existait un tableau n° 15 au-dessus de la porte des douches mais elle n'en montre que le coin inférieur gauche, non identifiable. On a tout lieu de penser qu'il en existait également un sixième (n° 16), au-dessus de la porte des WC pour compléter la série<sup>36</sup>.

Quoiqu'il en soit, et en l'attente de clichés anciens plus nets qu'on ne désespère pas de retrouver un jour, la question de l'identification formelle de certains de ces panneaux reste ouverte et toutes les suggestions seront les bienvenues.

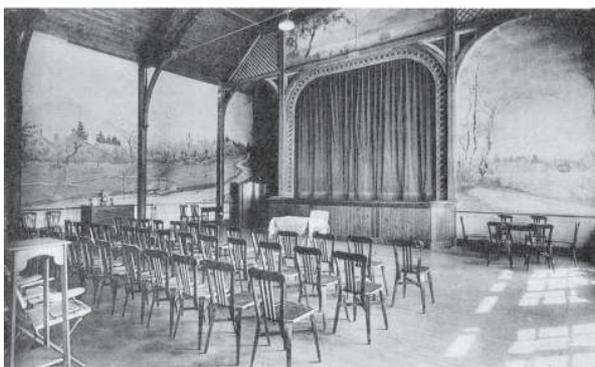
La **grande cheminée** adossée au pignon ouest, en vis à vis de la scène de théâtre, complétait le décor de la salle. Sa hotte en bois était portée par un arc surbaissé reposant sur quatre colonnes doriques. Un des clichés de 1915 montre des oiseaux, peut-être des trophées de chasse de Louis-Alphonse Douillet, posés sur le linteau cintré et, au-dessus de la hotte, deux formes qui pourraient être des oiseaux empaillés, de part et d'autre d'un aigle aux ailes déployées. Au-dessus, le mur est orné d'une peinture figurant un sommet émergeant des nuages. Des arcatures aveugles encadrent la cheminée. Dans celle de droite on distingue des formes floues qui témoignent peut-être de la présence d'un paysage.



**Les trois photos anciennes montrant le bowling avec les tableaux d'Edouard Brun**

\* \* \*

**En haut :**  
**panneaux 1, 2, 3, 4 (et 5) du mur nord pendant la 1ère guerre mondiale**  
(archives Douillet)



**Au milieu :**  
**panneaux 5, 6, 7, 9 et 10 des murs nord et est, après l'acquisition par la clinique**  
(archives Notre-Dame de la Croix)



**En bas :**  
**panneau 10 du mur est, et panneaux 11, 12, 13, 14 (et 15), au-dessus des baies du mur sud pendant la 1ère guerre mondiale**  
(archives Douillet)

36 Signalons l'existence d'une photographie datant de la Première Guerre mondiale, montrant Madame Douillet en tenue d'infirmière accoudée à la ferronnerie d'un escalier (mais il ne semble pas qu'il s'agisse de l'escalier principal de la maison Demenjon) au mur duquel est accroché un grand tableau, qui pourrait représenter le Rhône à Yenne avec le Mont du Chat en arrière-plan.

# Une affectation temporaire qui préserve les peintures murales « l'hôpital bénévole n° 55 bis »

Pendant la Première Guerre mondiale, en raison du grand nombre de soldats blessés, il existe plusieurs types d'hôpitaux, certains gérés directement par le Service de santé militaire et d'autres par des sociétés civiles d'aide aux blessés, mais il existe aussi de nombreux « hôpitaux bénévoles » créés par des comités privés, voire des particuliers aisés, à leurs frais, pour des soldats convalescents. Ces hôpitaux bénévoles, qui restent sous le contrôle de l'armée, portent tous un numéro « bis ». Certains fonctionneront jusqu'au début des années 1920.



(archives Douillet)

Comme cela a été mentionné plus haut, Louis-Alphonse Douillet et son épouse accueillent et dirigent « l'hôpital bénévole n° 55 bis » dépendant du 14<sup>e</sup> corps d'armée, appelé aussi « hôpital A. Douillet ».

Cet équipement, d'une capacité de 38 lits, ouvre officiellement le premier septembre 1914, à la même date que l'hôpital 54 bis, de capacité identique, installé dans la clinique des Bains limitrophe<sup>37</sup>. Le premier convalescent arrive le 10 septembre. Il s'agit d'Etienne Rochefort, soldat du 98<sup>e</sup> d'Infanterie, né le 6 janvier 1892 à Siven<sup>38</sup> dans la Loire. Il est évacué le 28 septembre vers Bayard<sup>39</sup>.

37 Cf. Olier (F.), *Répertoire général des formations hospitalières de la zone de l'intérieur (1914-1918)*, Brest, Olier, 2003. Sur Grenoble, outre les hôpitaux 54 bis et 55 bis, F. Olier mentionne les hôpitaux suivants : 53 bis / Ecole normale de filles, rue Marcheval ; 56 bis / Œuvre Post-scolaire de Mlle Montrozier, 13 rue de Strasbourg ; 57 bis / Patronage de jeunes filles, rue Saint François de Sales ; 58 bis / Institution Saint Bruno dans maison ouvrière ; 59 bis / Hôtel moderne 2 rue Félix Poulart ; 60 bis / Orphelinat des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, Place Lavalette ; 61 bis / Ecole privée de Filles de Mme Laurent ; 211 bis / Brasserie de l'Eldorado, 22 cours Saint-André ; 212 bis / Usine Cartier Million, quartier de l'Île verte. Leur date de fermeture, qui s'échelonne d'octobre 1916 à mai 1919 n'est pas toujours mentionnée. L'hôpital 54 bis installé dans la clinique des Bains ferme le 15 mai 1919. Sans doute l'hôpital Douillet est-il déjà fermé à cette date.

38 Il s'agit probablement de la commune de Civens - 42110

39 Il doit s'agir de l'hôpital n° 30 installé dans la caserne des 28<sup>e</sup> et 30<sup>e</sup> Chasseurs à pied, Quartier Bayard, d'une capacité de 1120 lits, ouvert le 30 août 1914.

Sur la gauche de ces trois photos, on devine  
l'orangerie  
et, sur la droite, on distingue,  
le bowling



Le transport des malades et des blessés,  
à gauche l'orangerie, au fond le bowling



(photos : archives Douillet)

Des clichés montrent l'arrivée des soldats malades ou blessés dans des brancards transportés dans des chars à bancs bâchés marqués du sigle de la Croix-Rouge, tirés par un cheval. D'autres montrent les soldats convalescents prenant le soleil dans la cour des dépendances, agrémentée de palmiers en pots, qui semble séparée de la partie jardin de la villa Douillet par une petite palissade en châtaignier.

Pour les besoins de l'hôpital, la salle de bowling est transformée en dortoir pour les blessés. Les lits, tous en métal mais disparates<sup>40</sup>, occupent tout l'espace disponible et sont alignés sur quatre rangs. Pour permettre d'y placer les 38 lits, la piste de bowling est démontée mais l'aménagement respecte la scène de théâtre et les décors muraux peints par Edouard Brun<sup>41</sup>.

Dans un courrier daté du 21 juillet 1916, L-A Douillet indique que « *Depuis l'ouverture de notre hôpital nous avons reçu 577 blessés ou malades, la plupart venant directement du front* ». Le dernier soldat accueilli (le 1065<sup>e</sup>) entre le 28 janvier 1919. Il s'agit de Pierre Grivel, 2<sup>e</sup> classe au 2<sup>e</sup> d'Infanterie, né le 20 juillet 1883 à Pont-Salomon (Haute-Loire), qui avait été blessé le 25 juillet 1918. Il ressort deux jours plus tard, le 30 janvier, mais le 1064<sup>e</sup>, Romain Hippolyte Bonnes, né le 10 janvier 1896 à Saint-Rome-de-Tarn (Aveyron), entré le même jour, reste jusqu'au 15 février<sup>42</sup>.

C'est sans doute peu après cette date que ferme « l'hôpital Douillet ». Peut-être son ou ses derniers pensionnaires rejoignent-ils alors l'hôpital 54 bis installé dans la clinique des Bains, dont on sait qu'il ne ferme que le 15 mai 1919.

**L'hôpital bénévole 55 bis**



**Madame Douillet**



**Devant le bowling  
et l'immeuble mitoyen**

(photos archives Douillet et MD A96.149)

40 Ils ont probablement été récupérés chez des particuliers alentour ou chez des proches de la famille Douillet.

41 M. Jacques Douillet, petit-fils de Louis-Alphonse, pense que la piste de bowling ne sera pas reconstruite après la guerre. Ce sont des vues prises à cette époque, on l'a vu, qui renseignent sur un bon nombre des peintures d'Edouard Brun.

42 Cf. *Registre administratif* (dont les premières pages manquent) et « *Registre de prêt* » (qui s'interrompt au 1032<sup>e</sup> soldat accueilli, entré le 28 novembre 1918 et sorti le 22 janvier 1919), archives Douillet.

# La préservation partielle du bowling et de ses décors après la cession à la clinique des Bains

Louis-Alphonse Douillet meurt le 25 janvier 1924 à 66 ans. Quelques années plus tard, sa veuve et ses héritiers vendent la parcelle du n° 32 (celle où est bâti le bowling) à la clinique des Bains pour permettre à cette dernière de s'agrandir une nouvelle fois grâce à la construction d'une aile nouvelle parallèle à la rue Thiers. Pour fonder la construction neuve, on dépose la charpente et les arcs en bois de la partie ouest de l'ancienne salle de bowling / théâtre (dont les aménagements liés au bowling n'ont peut-être pas été remis en place après la guerre) mais dans le but de lui conserver néanmoins de la profondeur, le nouveau bâtiment est érigé sur des arcades mettant son rez-de-chaussée en continuité avec la partie conservée. On ignore si les décors marouflés de cette partie ont été conservés ou déposés. La partie restante, d'une surface de plus de 130 m<sup>2</sup>, est conservée sans changement notable. La photographie datant de 1940 ou 1941, légendée « Salle de Réunions », reproduite dans le petit ouvrage sur les Religieuses de Notre-Dame de la Croix<sup>43</sup> donne à voir la petite scène de théâtre toujours en place avec son rideau. Les grands tableaux du mur nord (n° 5, 6 et 7) ainsi que celui du mur est (Burcin - n° 10) y sont également très reconnaissables et, autant qu'on puisse en juger, en parfait état de conservation. Cette « salle de réunions » est également utilisée comme salle des fêtes au moins jusqu'à la fin des années 1950 ou au tout début des années 1960. C'est là que se tiennent les arbres de Noël et les fêtes de fin d'année pour le personnel et leur famille et on y joue des pièces de théâtre. La nièce de la fondatrice de l'école d'infirmières<sup>44</sup> se souvient :

*« Prenant ma retraite de professeur de Lettres en juin 2011, je me suis retournée sur ce qui m'avait passionnée dans mon métier. Le théâtre y occupant une bonne place, je me suis demandée quand m'était venue cette passion. En remontant le plus loin possible dans mes souvenirs, je me suis revue toute petite fille dans la salle des fêtes de la Clinique des Bains. Le décor m'a sauté aux yeux, j'étais fascinée par les forêts, les prés et les montagnes qui entouraient la salle, déjà j'étais ailleurs... Puis le rideau se levait dans cette atmosphère de recueillement qui suit les trois coups, l'évasion était totale, la magie opérait... Les actrices étaient pour la plupart des élèves infirmières. Les scènes jouées provenaient du répertoire théâtral traditionnel ou bien étaient écrites par la Directrice de l'École d'Infirmières elle-même en collaboration avec les élèves ».*

*« Pourquoi cela ? Tout simplement parce que notre tante, alors sœur Marie-Théophane, est la fondatrice de l'école d'infirmières de la Clinique des Bains, que son ordre ne l'autorisait pas à sortir voir sa famille mais nous pouvions venir la voir et toutes les occasions de nous inviter étaient à saisir ! Ma sœur, qui a 5 ans de moins que moi, m'a rappelé que nous vivions là les arbres de Noël du personnel et j'ai la quasi certitude que nous assistions aussi à la fête de fin d'année scolaire ».<sup>45</sup>*

43 « Religieuses de N.D. de la Croix – Murinais – Isère », op.cit.

44 Sœur Marie-Théophane,

45 Marie-Françoise Devaux-Bornaghi, 31 août 2011

# La disparition progressive des peintures murales et la destruction finale de la salle de bowling

C'est probablement dans le courant des années 1960 que l'ancien bowling n'est plus utilisé que comme réserve de matériel par la clinique mais, semble-t-il, sans qu'il fasse l'objet de travaux lourds. On ignore si certains des tableaux marouflés subissent des dommages en raison de travaux divers ou de dégradations<sup>46</sup>. Quoi qu'il en soit, si certains sont badigeonnés de blanc, d'autres demeurent apparents jusqu'en 2011.

En raison du transfert de la clinique sur un autre site, ses anciens locaux sont désaffectés en 2006. Compte tenu du changement de destination de l'ensemble du site, le projet prévoit de démolir les bâtiments jugés de moindre intérêt patrimonial par la commune et dont la reconversion est jugée non rentable par le promoteur. Dans ce contexte, la plupart des bâtiments, dont l'ancienne salle de bowling/salle des fêtes privée de Louis-Alphonse Douillet, sont démolis à l'automne 2010. Un cliché à visée technique de J.-P. Leterreur pris après le départ de la clinique montre que l'aménagement de la partie est de la salle, avec la scène de théâtre, n'a subi aucun changement notable depuis l'origine. Le 20 octobre 2010, les panneaux 5 et 6 du mur nord (badigeonnés de blanc) restaient encore en place, de même que le panneau n° 7 (très dégradé) de la grande vue panoramique. Le panneau représentant La Meije (n° 8) subsistait également, nettement moins abîmé, à l'exception de quelques déchirures et griffures. Celui représentant la villa de Burcin (n° 10) était à peu près intact. Seul le panneau n° 9 (celui placé au-dessus de la scène), qui figurait sur le cliché de J.-P. Leterreur avait disparu depuis peu sous les coups des engins de démolition. Ce qui confirme que toutes les parois encore debout<sup>47</sup> conservaient des peintures jusqu'au début du chantier de démolition de l'automne 2010. Il est donc permis de douter que les autres panneaux et notamment les n° 11 et 12 marouflés sur les parois au-dessus des baies de la façade sud qui venait d'être démolie aient été totalement détruits depuis longtemps !

A l'heure où ces lignes sont rédigées (juin 2011) les panneaux n°5 et 6 se devinent encore sous le badigeon blanc et les panneaux n° 7 et 8, soumis aux intempéries, finissent de disparaître. Ces 4 panneaux n'ont dû leur survie temporaire qu'au fait qu'ils avaient été directement marouflés sur des murs mitoyens.

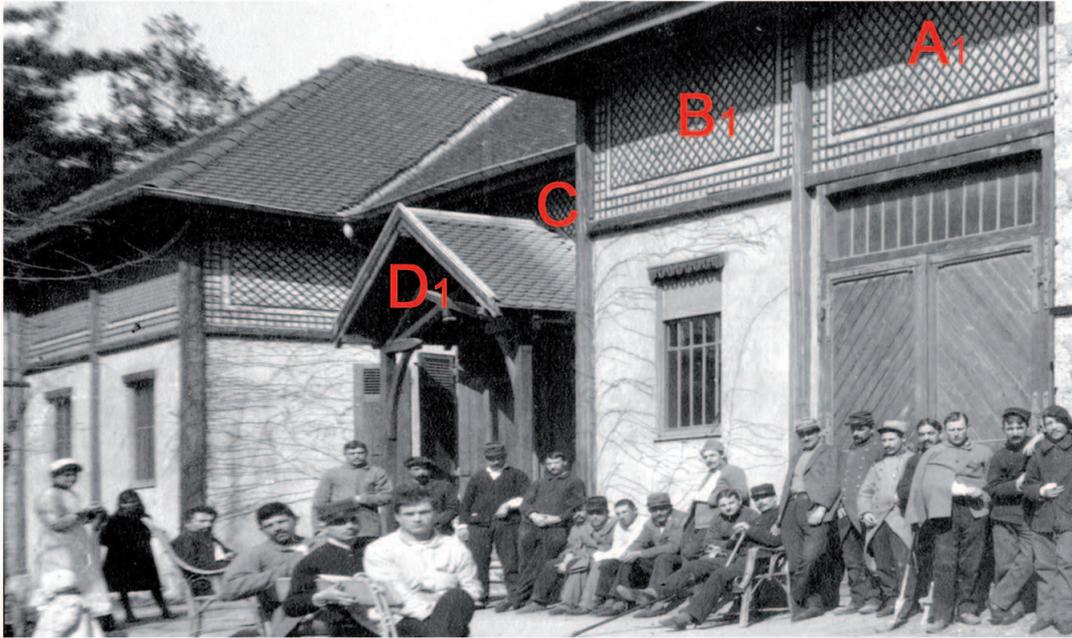
Sauf s'il s'avérait que certains d'entre eux eussent été déposés soigneusement à une date indéterminée (ce dont, hélas, on peut douter) tous ces paysages d'Edouard Brun ont malheureusement aujourd'hui irrémédiablement disparu.

Faute d'une dépose des toiles (qui aurait été possible et aisée, voire financièrement très rentable en cas de revente, si elle avait été programmée à temps) il aurait été hautement souhaitable d'en faire réaliser des clichés par un bon photographe pour en conserver la mémoire au moins graphique, et peut-être dégager les panneaux badigeonnés en blanc.

Nous profitons donc de cet article pour lancer un appel aux détenteurs de clichés (noir et blanc ou couleur) des peintures de cette salle ou de toute autre vue des décors de la villa Douillet ou des bâtiments de la clinique et des aménagements médicaux, en leur demandant de les prêter ou d'en communiquer une copie au Service du patrimoine culturel du CGI.

<sup>46</sup> Cela semble être le cas du dernier panneau (n° 7) du grand panoramique de la paroi nord, peut-être endommagé par la pose d'un conduit, à moins que ce ne soit par des infiltrations d'eau entre le pan de toiture et le mur mitoyen (?). Mais l'observation rapprochée des panneaux n° 5 et 6 qui a pu être effectuée au printemps 2011 a permis de constater que les lés de toiles marouflés étaient encore en place et apparemment en bon état sous le badigeon blanc les recouvrant.

<sup>47</sup> Murs de maçonnerie de l'immeuble mitoyen pour les panneaux n° 5, 6, 7 et 8 et cloison légère sur ossature bois datant de la construction du bowling pour le panneau n° 10.



**Photo du dessus :**

La façade du bowling après l'acquisition par la Clinique des Bains : la remise (A1), le petit vestiaire (B1), ont été déposés, de même que le porche (D1), mais le volume de la moitié est du bowling a été conservé.

(photos archives Douillet)

**Photos du bas :**

deux vues de la moitié est du bowling conservée en place jusqu'à l'automne 2010

(clichés J.P. Leterreur)



**Le bowling en cours de démolition** (clichés D. Chancel, 21 octobre 2010)

En bas, à gauche :  
les panneaux 7 et 8

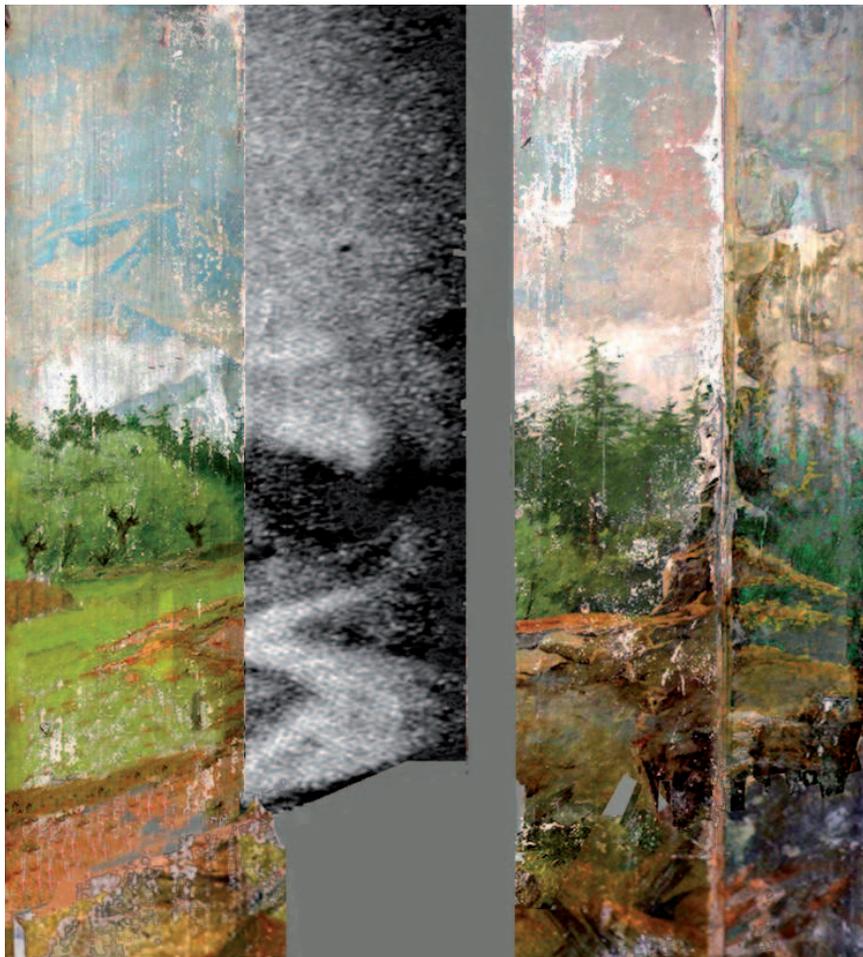
En bas, à droite :  
aperçu des panneaux 7, 8 et 10

Les photographies anciennes qu'on espère pouvoir retrouver peuvent avoir été prises par des soignants ou élèves infirmières, par leurs familles, par des malades ou des blessés, ou par leurs familles, soit pendant la Première Guerre mondiale, soit plus tard, après l'acquisition par la clinique des Bains, à l'occasion de représentations théâtrales, d'arbres de Noël ou de fêtes de fin d'année puisque les décors de la moitié est du bowling étaient encore en place - intacts - au moins jusqu'au début des années 1960<sup>48</sup>. De tels documents permettront peut-être un jour de compléter les quelques parties manquantes et de mieux identifier les paysages déjà connus.

Par ailleurs, on ne peut que former le vœu que le beau portail et la conciergerie de la villa Douillet (pavillon du gardien, piliers et ferronnerie des vantaux) soient intégralement conservés et restaurés, de même que l'escalier à double courbure de la tribune de la chapelle des religieuses.

### **Dominique Chancel**

48 Cf. souvenirs des sœurs Bornaghi.



photomontage du panneau 7 avec le cliché du 21 octobre 2010  
et un extrait d'une photographie noir et blanc de 1941 (D. Chancel)

### **Remerciements :**

*Nous tenons à remercier tout particulièrement Mmes, Mlles et MM. Ailloud, Bauer, Benoît, Blumenfeld-Chiodo, Bornaghi, Bornecque, Brabant, Cailles, Cayol-Gerin, Charot, Courteau, Debelmas, Devaux, Domenech, Douillet, Dufrière, Dupisson, Fouqué, Fournier, Garric, Gros Lambert, Gidon, Huault-Nesme, Laffont, Leterreur, Mazier, Meyer-Pajou, Moret, Moyne, Poisson, Proriol, Robert, Tabbagh, Tirard et Vennereau pour leur aide et leur soutien dans la réalisation de cette étude, la collecte des documents et l'identification des lieux représentés.*

**Texte, photos, illustrations, recherche de documents** (octobre 2010 - janvier 2012),  
effectués par :

*Dominique Chancel, architecte et historien du patrimoine honoraire*

*Service du Patrimoine Culturel - Direction de la Culture et du Patrimoine - Conseil Général de l'Isère  
7 rue Fantin Latour 38 022 Grenoble Cedex 1*

*tél 04 76 00 31 21 [www.isere-patrimoine.fr](http://www.isere-patrimoine.fr) @mail : [sce.pac@cg38.fr](mailto:sce.pac@cg38.fr)*



*avec le concours de Mme et M. Douillet, Mme Huault-Nesme, Mme et Mrs. Benoît et M. Poisson*

**Mise en page** réalisée par :

*Mireille Courteau*

*secrétaire générale*

*Patrimoine et Développement du Grand Grenoble*

*10 rue Chenoise 38 000 Grenoble*

*tél 09 51 86 27 84 [www.grenoble-patrimoines.org](http://www.grenoble-patrimoines.org)*

*@mail : [info@grenoble-patrimoines.org](mailto:info@grenoble-patrimoines.org)*



## Annexe 1 :

# Petite biographie de Louis-Alphonse Douillet

par son petit-fils Jacques Douillet

*« L-A. Douillet (1857-1924), né à Grenoble, fils de Joseph Douillet (1832-1906) et d'Elisa Perrin (1834-1911) entrera dans la ganterie familiale créée par sa grand-mère, née Anne-Marie Nicolet, veuve d'Auguste Perrin dont elle a eu 10 enfants. Aidée par sa fille Octavie, elle a monté un atelier de fabrication, première étape vers la création en 1860 d'une entreprise à laquelle se joindront ses fils Ferréol et Paul, suivis par leur frère Valérien et quelques années plus tard, par leur neveu Louis-Alphonse Douillet, fils de leur sœur Elisa. En 1873 Valérien part pour les Etats-Unis. Très actif, il ouvre des comptoirs aux U.S.A. et au Canada, qui deviendront plus tard des filiales.*



**Monsieur et Madame Douillet avec des pensionnaires  
de l'hôpital bénévole 55 bis, devant le bowling  
(MD SN2011.3.)**

Dès 1885, L-A. Douillet effectue des voyages en Amérique où il s'installe. Il signe un contrat d'association avec la société Perrin-Frères en décembre 1887. En 1898, il épouse Anne-Marie Mounier, fille d'Albert Mounier et Louise Rabatel dont la famille est implantée à Burcin, dans les « Terres Froides ». Le jeune ménage s'installe à New-York où ils ont un premier enfant qui décède quelques jours après sa naissance. Avant de rentrer définitivement en France en 1900, ils ont un deuxième enfant. Six autres enfants naissent dans la vaste maison avec jardin et bowling (souvenir américain) de la rue Thiers à Grenoble. Pour les vacances L-A. Douillet acquiert en 1903, une propriété et un domaine fermier à Burcin, berceau familial des Mounier. La famille s'agrandissant, une aile comprenant un grand salon et quatre chambres est ajoutée en 1920.

En 1908 L-A. Douillet devient le seul associé de son oncle Valérien. En dehors de sa vie professionnelle et de sa fonction de Conseiller du Commerce extérieur de la France, il a quelques activités de loisir. Grand amateur de peinture, il fréquente la plupart des peintres dauphinois de son époque, Calès, Guétal et, surtout, Edouard Brun. Il les sponsorise et garnit ses demeures de leurs oeuvres.

Passionné de chasse, il achète à La Morte (aujourd'hui l'Alpe du Grand Serre) un chalet qu'il fait remettre à neuf. Il s'y rend pour chasser le chamois et autres gibiers sur les pentes du Taillerfer ou aux alentours des lacs Lauvet et Brouffier. Avec quelques uns de ses amis, il se rend également dans la commune du Pin, voisine de Burcin, où l'ancienne Chartreuse de la Sylve Bénite sert de relais de chasse. Apprenant qu'elle est en vente, il l'acquiert en 1923 avec la ferme et les bois qui l'entourent.

Lorsqu'éclate la guerre de 1914, L-A. Douillet n'est pas mobilisable. Son tempérament, dynamique et généreux, l'engage cependant à faire « quelque chose » pour la Patrie : pour alléger les charges de famille nombreuse, on met les enfants en pension, les garçons en Italie à Bolingo et les filles en Espagne, à San Sebastian. L-A. Douillet monte une unité sanitaire para hospitalière dont il confie la direction à son épouse, dans les bâtiments qui abritent le bowling, rue Thiers. Les blessés de guerre y reçoivent les soins physiques, post-opératoires et psychologiques que nécessite leur état. On en comptera plus d'un millier. En hommage à leur dévouement L-A. Douillet et A-M. Mounier seront honorés, l'un et l'autre, de la Médaille d'Argent de la Reconnaissance Française ».



1

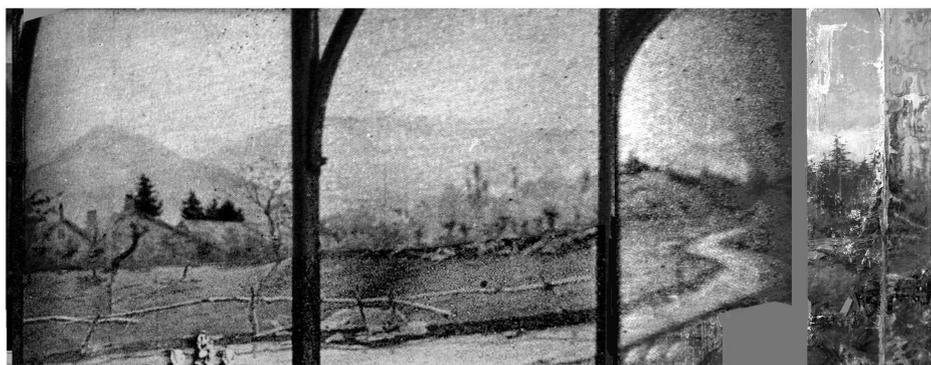
2

3

4

**Le grand panoramique d'Edouard Brun sur le mur nord du bowling**

(voir page 28)



5

6

7

## Annexe 2 :

### Quelques anecdotes vécues

Notre visite de la maison Demenjon, agrandie par la famille Douillet, a réveillé le souvenir de son bowling orné de paysages d'Edouard Brun et nous a amenés à évoquer l'action des « gens de l'arrière » pendant la guerre. Nous avons également découvert que la scène de théâtre a été mise à profit par les Religieuses pour y fêter Noël avec les enfants du personnel de la clinique et donner de petites pièces, ce qui a suscité une vocation littéraire. Pour compléter ces évocations de « la vie dans ces pierres », Jacques Douillet nous livre quelques souvenirs de son enfance passée dans la villa qui contribuent à lui rendre une âme<sup>1</sup>.

- On m'a raconté que lors d'un voyage de mon grand-père, sa voiture était restée au garage. Deux de ses enfants se disent : "pourquoi n'irions-nous pas faire une ballade en voiture, il n'en saura rien ?" A leur retour, ils remarquent une aile cabossée. Affolement ... Ils arrivent cependant à faire réparer à temps. Leur père rentre : "Qui s'est servi de ma voiture en mon absence ?" Démasqués, les coupables sont sévèrement réprimandés : la voiture avait été endommagée avant qu'ils ne s'en servent !!!

- Ma soeur Anne-Marie et moi-même étions les aînés et donc susceptibles de conserver, de notre prime jeunesse, les souvenirs les plus nombreux. J'ai le souvenir de concours de vitesse sur la rampe de l'escalier principal, depuis le second étage jusqu'au rez-de-chaussée et de petits feux allumés dans la cave, heureusement maîtrisés.

- Mon aventure la plus vertigineuse fut de me promener sur les chéneaux que surplombait la fenêtre de ma chambre et qui dominaient la verrière. Le danger était réel. Des voisins me firent des signaux que je pris pour des marques de sympathie. Je compris que c'étaient des signaux de détresse lorsqu'ils sont venus en parler à ma mère. La semonce fut sentie. Je crois que je n'ai jamais recommencé !



(\*) Fenêtre de la chambre de Jacques Douillet

- La maison de nos cousins Silvy était située de l'autre côté de la rue des Bains. Leur jardin faisait face au nôtre et nous jouions souvent au ballon d'une propriété à l'autre : le ballon atterrissait parfois dans la rue et nous valait soit le sourire de gens attendris soit l'ire de personnes moins bien intentionnées. En général nous arrivions à le récupérer ...

- Ma soeur Anne-Marie, qui avait fait un caprice, avait été "mise au placard". Il s'agissait d'un réduit à l'écart du bruit, sous l'escalier menant du salon du rez-de-chaussée au billard à l'étage supérieur... A midi ma cousine Silvy, qui allait à la même école, s'arrête pour demander à notre mère si Anne-Marie était malade car elle avait été absente toute la matinée ! ... Ma mère bouleversée s'est précipitée vers le placard où elle a trouvé sa fille endormie, après avoir beaucoup crié !!!

- Lorsque nous eûmes l'âge, notre père nous promit de nous offrir des bicyclettes. Excités à la vue des colis arrivés en son absence, nous nous sommes empressés d'en déballer le contenu sans pour autant pouvoir nous en servir, pour cause d'ultime montage. Notre joie sera de courte durée. Lorsque notre père découvrit que nous avions ouvert la "surprise", il devint furieux. La punition fut d'appeler nos cousins Silvy à venir inaugurer et utiliser nos vélos toute la journée, avec pour nous l'interdiction d'y toucher ... Mais par la suite, nous avons beaucoup tourné autour de la villa.

<sup>1</sup> Si vous disposez d'anecdotes ou de documents sur ces bâtiments, merci de nous en faire part